DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

17 DECEMBRE 1964
NUMERO 238
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'HEURE DE LA RÉVOLTE

A FIN de donner le plus d'éclat possible à la grève du 11 décembre, toutes les centrales syndicales de « dialogue », multipliaient les appels aux travailleurs pour une lutte d'ensemble « contre la politique anti-sociale du pouvoir ». Une révolte générale des travailleurs s'impose », disaient-ils après avoir avoué que : A aucun moment, le dialogue ne pouvait s'instaurer. On assistait à une caricature de négociation et nos camarades avaient le sentiment qu'il s'agissait surtout « d'amuser la galerie ».

Bien que cette grève ait été pleine d'enseignements sur lesquels nous reviendrons ultérieurement, nous voulons, aujourd'hui, mettre l'accent sur certaines réactions de la base, au moment des préparatifs.

Une des premières questions que posent les nombreux ouvriers inorganisés est la suivante : « Pourquoi cette grève ? »

Il faut reconnaître que cette méfiance de la part de nombreux travailleurs, quand il s'agit de déclencher une grève, est pleinement justifiée. Trop souvent, les dirigeants syndicaux ont fait un usage abusif de la latitude qui leur était accordée par la base pour décider du moment, de la durée et du but d'une grève ; par ailleurs, ils n'ont pas hésité, quand ils se sont sentis dépassés par les événements, de faire marche-arrière, trahissant ainsi la lutte entreprise et détruisant tous les espoirs que celle-ci pouvait permettre. Les « il faut savoir finir une grève » ont laissé trop d'amertume pour qu'un travailleur conscient ne se méfie pas constamment dans l'usage d'une arme qu'il sait à double tranchant.

Mais quand il s'agit de ceux qui se trouvent en bas de l'échelle sociale, c'est plutôt le caractère des revendications proposées comme élément déterminant de la grève qui les inquiète. C'est particulièrement le cas dans le cadre des fonctionnaires où les chefs qui sont les principaux bénéficiaires des augmentations de salaire hiérarchisées, font rarement la grève, sous prétexte d'être dans l'obligation de recenser le nombre de grévistes pour le transmettre à leur direction ; ou bien ils invoquent les risques de la réquisiton.

Bref ! Le « lampiste », bien que n'étant pas toujours capable de s'unir avec ses camarades de travail pour une action coordonnée et déterminante, réalise néanmoins que l'on se moque de lui et il en a assez d'être dupé ; il n'est plus disposé à tirer les marrons du feu pour les autres.

L'un d'eux, au cours d'une discussion au sujet de la grève, eut une réflexion assez sympathique

« Je ne sais pourquoi, **disait-il,** mais la date de cette grève a été mal choisie.

Puisque les centrales syndicales veulent, par cette grève, faire comprendre au pouvoir la détermination des travailleurs de sortir de l'ornière dans laquelle on les maintient, c'est au moment des élections que la grève générale aurait dû être décrétée. C'était là le meilleur moyen de toucher les vrais responsables de notre situation désastreuse et c'était le moment de leur montrer que nous ne sommes plus des enfants. »

Nous ne pouvons qu'appuyer une telle suggestion car elle sous-entend une prise de conscience catégorique de tous les exploités, de toutes les victimes de la société capitaliste, et elle peut se résumer en disant que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

La C.N.T. a preconisé sans cesse et continue de le faire, la prise de conscience de tous les travailleurs dont le but doit être l'instauration d'une société sans classes et elle sait pertinemment qu'une grève limitée ne peut jamais atteindre ce but même si elle est générale. Elle peut, tout au plus déterminer les rapports de force entre les dirigeants syndicaux et les politiciens au pouvoir mais le travailleur n'a rien à gagner dans tout cela.

La tâche de la classe ouvrière doit être de préparer sa grève en étudiant minutieusement le plan d'action pour en surmonter les obstacles ; mais une fois lancée dans la grève, rien ne doit plus l'arrêter.

Et alors, ce n'est pas la révolte de tous les travailleurs que nous devrons préconiser, mais la révolution sociale ; la transformation totale de tout un système économique où il ne doit plus être question de profit.

NOTRE ABC

1° Les progrès scientifiques et matériels arrachent peu à peu l'homme à la misère sans lui donner ni la quiétude, ni la paix, ni le bonheur social, ni la liberté.

Ni les religions par leurs mensonges, ni les politiques, ni les gouvernements par leur arbitraire, et également leurs mensonges, ne sont parvenus, tout au long de millénaires, à donner à l'homme la possibilité de vivre dans le bien-être, la paix et la liberté. Ils ont tout promis en échange de sa soumission ; ils ne lui ont rien donné en échange de sa peine, de ses labeurs, de son attente.

2° Il est donc évident que tous les systèmes religieux ou politiques utilisés jusqu'à ce jour pour organiser la société ont échoué. Persévérer dans ces directions serait donc non seulement une maladresse, mais encore une sottise, trop souvent un crime individuel et collectif.

3° La solution du problème est donc ailleurs ; il faut délivrer l'homme des tutelles qui ne lui permettent pas de faire l'expérience de ses capacités naturelles et acquises, et de le laisser ainsi construire sa propre vie et celle de sa communauté dans le seul cadre où, du moins apte au plus génial, il sait se déterminer et est capable d'apporter à la construction communautaire l'élément fécondant de sa bonne volonté : la sagesse économique.

4° Etant admis que le bonheur social ne peut être réalisé ni sur le plan spirituel, ni sur le plan politique, le syndicalisme révolutionnaire considère que le seul plan social valable est celui de l'administration des choses directement par les travailleurs et les consommateurs : autogestion des entreprises et des services par les producteurs, autogestion des coopératives de distribution par les consommateurs, dans le cadre de la Commune.

5° Attendu qu'il serait vain d'attendre de l'économie capitaliste incarnée par les Etats qu'elle mette l'abondance au service de tous les besoins, mais qu'au contraire elle s'efforcera de réduire les productions pour tenter de maintenir les prix et les profits, le syndicalisme révolutionnaire pense que la classe ouvrière doit être instruite des prévisions qui entraînent l'économie capitaliste vers des crises d'une extraordinaire gravité, sans doute même vers la guerre.

L'exemple de l'Amérique suscitant des conflits dans le monde entier pour élargir son marché et accroître ses profits, doit toujours être présent à nos esprits et nous tenir toujours en alerte... Le fait que tous les Etats européens accentuent leurs productions d'armements est la preuve qu'ils ne sauraient assurer du travail à tous sans persévérer dans une industrie qui mène fatalement à la guerre.

6° Pour obtenir des travailleurs leur adhésion à la collaboration « capital-Etat + travail », les partis et les syndicats réformistes font valoir « *qu'étant données les conditions évolutives de la productivité, l'homme est assuré pour les temps à venir d'un accroissement de son bien-être et d'une sécurité sociale totale* ».

Ces mensonges sont contredits par la fabricaiton intensive des armements, par la recherche de conflits par l'Etat le plus riche du monde, et le plus puissant : l'Amérique.

L'avenir ? L'un des fondateurs de la cybernétique « Norbert Wiener » (américain, donc au cœur du problème) nous le laisse entrevoir : « *Rappelons-nous que la machine automatique, quelle que soit notre opinion sur l'existence de sa sensibilité propre, représente l'équivalent économique précis du travail d'esclave. Il est évident que cela produira un chômage en comparaison duquel les difficultés actuelles et même la crise économique de 1930-1936 paraîtront une bonne plaisanterie. La nouvelle révolution industrielle est une épée à deux tranchants. Elle peut être utilisée pour le bien de l'Humanité, et si elle n'est pas utilisée intelligemment, elle peut détruire cette Humanité.* »

Le syndicalisme révolutionnaire est conscient de cette alternative et de pouvoir solutionner ce problème en faisant de la machine, l'esclave de l'homme, et que, pour atteindre ce but il faut arracher les machines à l'appropriation capitaliste, abolir l'économie financière, et passer sans délai du règne des « prix, salaires et profits » à la gratuité des tâches et des services.

Il faut être aveugle ou de mauvaise foi quand on ne sait tirer de la croisade des armements, qui se veut anti-socialiste, la certitude que l'Humanité est à la veille de sa destruction si les travailleurs n'imposent pas leur autogestion sur toutes les activités au service des besoins.

Le syndicalisme révolutionnaire sonne le glas de toutes les politiques et de toutes inégalités de condition : distribuer ou périr.

7° Attendu que la hausse des prix est une condition du marché capitaliste, toute hausse des salaires ne fait qu'encourager cette évolution, provoquant périodiquement une baisse du pouvoir d'achat.

Le pouvoir d'achat dans le présent ne peut s'accroître que par la mise en « gratuité » de tous les services publics.

La grève générale et illimitée est le seul instrument de libération. Elle ne peut avoir qu'un but immédiat : l'arrêt des fabrications d'armement et la conversion des fabriques, la mise « en gratuité » de tous les services publics.

Telles sont les actions que se propose le syndicalisme révolutionnaire.

J. B.

La conscience de classe

La révolution sociale, pour laquelle nous luttons tous, ne saurait être, aujourd'hui, identique à ce qu'elle aurait pu être il y a cinquante ans ou un siècle.

En effet, les progrès de la science et des techniques de production ont créé de nouvelles couches sociales différenciées non seulement pour un certain mode de vie, mais encore par una mentalité propre. Il en est ainsi, par exemple, des techniciens.

Mais, forment-ils, pour cela, une nouvelle classe ? Sont-ils amenés pour cela à se trouver en quelque sorte entre exploités et exploiteurs ? En définitive, y a-t-il réellement, c'est-à-dire économiquement, une classe moyenne ?

Il est certain que des notions d'autorité et de responsabilité, une rémunération souvent assez élevée, ont pu amener des éléments de cette prétendue « classe moyenne » à oublier tout à la fois leurs origines et leur devoir et à devenir les serviteurs zélés du capitalisme bien que la « classe bourgeoise » ne cesse souvent de les considérer avec dédain et hostilité.

Ces éléments, dont l'esprit est faussé par l'orgueil et l'idée inexacte qu'ils se font de leur valeur, devraient pourtant se souvenir que la distinction qu'ils croient pouvoir faire a toujours été bouleversée par les événements sociaux.

Car il faut bien se rendre compte que « *tout individu qui touche un salaire ou un traitement, tout homme qui n'exploite personne, appartiennent, de fait, l'un et l'autre à la classe ouvrière* ».

Les techniciens, les savants qui ne vendent pas leur savoir aux « marchands de canons » ne sauraient en conséquence être rejetés dans la classe capitaliste.

Le critère, semble rester toutefois l'antagonisme brutal des classes qui a toujours obligé celle que l'on définit comme « moyenne » à se rallier à l'une ou l'autre des forces en présence.

Par ailleurs, il demeure qu'à côté de la conscience de classe, qui est un phénomène psychologique « collectif », existe la prise de conscience individuelle et émotionnelle du *problème social*. Egoïsme et altruisme, intérêt et solidarité se rejoignent alors dans la *volonté révolutionnaire*.

Le capitalisme a réalisé depuis longtemps sa *synthèse de classe* : gouvernement, armée, clergé, finance, industrie et commerce, etc. Il reste au prolétariat à faire la sienne en dehors des partis politiques et des syndicats réformistes, valets dissimulés du capital, et à élaborer l'unité de lutte et d'idéologie de ses trois éléments essentiels : la main-d'œuvre, la technique et la science œuvrant vers un même aboutissement : la *révolution sociale*.

SEVY

Dignité humaine

Ne vous êtes vous jamais trouvé en difficulté pour trouver du travail ? C'est une question qui pourrait être posée à tous ceux qui, longtemps, préconisèrent « la productivité comme source de bien-être » ; à ceux aussi qui n'ont cessé de faire des heures supplémentaires pour assouvir leur passion du confort ou du luxe ; à ceux enfin qui eurent la chance d'avoir plus d'instruction et qui en profitèrent pour se mettre à l'abri des difficultés matérielles en «se faisant une situation ». Mais tout le reste de la classe ouvrière, tous ceux qui sont en bas de l'échelle sociale, les manœuvres, les hommes de peine et aussi les ouvriers soit-disant spécialisés au premier échelon, tous ont subi les vexations des patrons repus. Ceux-ci, trop heureux d'avoir l'embarras du choix dans une masse laborieuse trop nombreuse, ne manquent aucune occasion d'écraser de leur mépris ceux qui viennent leur mendier un peu de travail.

« Vous repasserez » disent-ils. « Attendez encore quelques jours ». Comme si le travail était une aumône, une faveur que les privilégiés du système capitaliste étaient seuls habilités à dispenser.

Certains peuvent penser que nos affirmations sont puisées dans le passé ou, tout au moins, que cela n'existe que dans des pays sous-développés et que la France est a l'abri de cette « lèpre sociale » ; qu'ils se détrompent.

J'ai vu, de mes yeux vu, des ouvriers aller de chantier en chantier, d'usine en usine pour demander de l'embauche et on lui a répondu invariablement les termes que je cite plus haut. Bien sûr, certaines catégories de travailleurs y sont plus assujetties que d'autres.

Il y a d'abord l'âge qui intervient ; pour la plupart des tâches a effectuer, le patron préfère choisir des « bêtes de somme » jeunes et si possible solides. Cette ambiguïté dans le choix fait que l'ouvrier d'un certain âge est souvent contraint au silence devant les injustices patronales par crainte de se retrouver sans moyens pour vivre.

Une autre catégorie de travailleurs est elle aussi astreinte aux difficultés materielles par la goujaterie des exploiteurs ; ceux-ci la désignent pompeusement « la main d'œuvre étrangère ».

Il existe des milliers de travailleurs qui, sous prétexte d'être originaires de pays misérables, subissent la « loi du talion ».

Outre l'exploitation dont ils sont victimes dans le travail qu'ils exécutent, ils sont souvent parqués comme des bêtes (à ce sujet, les portuguais de Champigny sont un exemple typique).

Par ailleurs ils sont écrasés par l'incompréhention et le mépris absurde de ces travailleurs cités au début et qui, ayant acquis l'objet de leur cupidité, se situent au-dessus de ces « parias » que le capitalisme n'utilise que pour les travaux les plus infects (que ce soit les terrassements, l'enlèvement des ordures ou postes dangereux que tous ceux qui ont encore un peu de dignité refusent d'accepter. A une époque où le capitalisme se voit contraint de ralentir la production pour raréfier les denrées afin de maintenir la cote des profits, l'existence d'une telle déchéance humaine est inadmissible.

Il est un fait que tous ces travailleurs déshérités ont souvent connu dans leur pays d'origine des besoins bien plus accrus ; mais cela n'est pas une raison pour qu'ils soit mantenus dans cet état de semi-esclavage.

Notre rôle d'anarcho-syndicalistes doit être stimulé par l'esprit de la solidarité sans distinction de couleur ni de nationalité.

Puisque la surabondance est en train de paralyser notre pays, une des tâches les plus urgentes doit être de précipiter la distribution des surplus en invitant à l'action tous les travailleurs par dessus les divisions syndicales et l'absurdité des politiciens.

Cette action doit viser à l'unité en vue de l'autogestion des entreprises par les travailleurs.

Elle peut revêtir l'aspect d'une grève générale mais à la condition qu'elle ne cesse qu'après avoir été couronnée de succès.

Ce n'est qu'alors que la « dignité humaine » retrouvera son vrai sens et que les moyens d'existence ne seront plus dispensés comme une aumône.

Peut-être est-ce là une tâche bien difficile à réaliser... Oui, si nous ne sommes que quelques uns il ne nous est possible d'envisager, dans un proche avenir, une transformation bien évidente ; mais comme disait un jour un vieux camarade et bon militant : « A l'origine de tout mouvement il n'y a qu'un seul homme. Il prépare le sol, d'autres viendront ensuite pour faire les semailles et ce n'est qu'à force de patience, de persévérance et d'obstination que l'idée germe, croît et s'épanouit. »

Nous pourrions croire que c'est à nous qu'est réservée la mission la plus ingrate mais il n'en est rien. D'autres, avant nous, ont rencontré et surmonté des obstacles beaucoup plus impressionants et la meilleure façon d'honorer leur mémoire c'est de rester les dignes continuateurs de l'œuvre qu'ils ont commencée.

J. SORIANO

2ème UNION REGIONALE

Il est rappelé aux camarades de la deuxième U. R. que l'assemblée du 20 décembre clôturera les travaux de notre congrès annuel.

Compte tenu de l'importance des points de l'ordre du jour qui restent a discuter, la présence de chaque militant est indispensable.

Encore la loi-programme militaire

Je n'ai pas l'habitude de m'intéresser de très près aux débats de l'Assemblée Nationale, ci-devant Chambre des Députés, pas plus, d'ailleurs qu'à ceux du Sénat.

Pourtant, en ce moment, au sujet de la loi-programme militaire, je pense qu'il n'est pas mauvais de mettre un peu le nez dans ces discussions passionnées entre gouvernementaux et opposants. Car, pour nous, qui formons le peuple de ce pays, il s'agit de vie ou de mort. Disons-le tout de suite, nous nous moquons éperdument de toute question de prestige, de grandeur, de mission séculaire et autres fariboles !

Et dans un certain sens aussi, nous nous moquons des questions d'argent, tant nous sommes persuadés que l'Etat, quel qu'il soit, pour une raison ou pour une autre, n'aura de cesse de nous avoir fait cracher le maximum afin de remplir le fameux tonneau des Danaides. Ceci, compte tenu que les dépenses relatives aux œuvres de vie seront, dans tous les cas, préférables aux dépenses consacrées aux œuvres de mort.

De très bonnes et très pertinentes choses ont été dites, par les gens de l'opposition, à ce débat ; en voici quelques-unes :

Le député socialiste de la Corrèze, Jean Montalat, déclare :

« *Il y a dans le monde deux forces de frappe majeures : l'U.R.R.S. et les Etats-Unis, qui ne peuvent s'attaquer sans se détruire. C'est l'équilibre des terreurs, c'est sur cet équilibre qu'est basée la paix. Une force de frappe mineure comme la nôtre ne peut que détruire cet équilibre.* »

C'est bien, en fait, de cela qu'il s'agit. Selon le proverbe bien connu « Plus on est fou, plus on ri », qu'il n'est pas difficile de transformer ainsi « Plus on est de fou, prêts à appuyer sur le bouton, plus on crève ». Poursuivons. Le même Jean Montalat, au sujet des recteurs, c'est-à-dire des engins propres au transport des fameuses bombes, dit ceci : « *Au moment où Mariner IV va arriver sur la planète Mars, nous ne possédons comme recteur qu'un avion qu'il faut rhabiller en vol pour aller sur le territoire d'un ennemi supposé.* »

Et l'orateur semble le regretter ! Mais non, cher monsieur, il faut, on doit s'en réjouir, au contraire ! Car, et vous paraissez l'oublier, notre bombette, ou bombinette, ou encore force de frappe miniature est essentiellement conçue et exécutée dans un but défensif, et non dans l'intention d'aller porter la terreur et la dévastation aux quatre coins du monde. C'est pourtant bien simple : on nous attaque, c'est-à-dire l'on franchi nos frontières et nous nous défendons, c'est-à-dire, nous balançons notre bombe sur les armées ennemies qui sont déjà sur notre territoire, ce qui ferait du dégât, non sur ledit territoire que d'aucuns s'amusent à aménager !

Ou encore on nous attaque traîtreusement en nous expédiant, par la voie la plus rapide, quelques-uns de ces engins de mort détenus par l'une ou l'autre des deux forces de frappe majeures, et s'en est fait de nous, de notre territoire, de notre bombe A ou Z, de notre Pierrelatte, de notre prestige et de notre grandeur. Et aussi, hélas, de la seule chose qui compte dans ce monde, de notre existence même, individuelle et collective !

Mais rassurons-nous, car voici la suite des paroles du député de la Corrèze : « *Ce qui est rassurant, c'est que la guerre atomique n'aura pas lieu, car aucun homme ne sera assez fou pour engager son pays dans un conflit susceptible de provoquer la mort de deux cents millions de personne.* »

Cela est très rassurant, en effet, et je me sent, et nous nous sentons tous, n'est-ce pas, très rassurés. Qui pourrait penser qu'un jour..., un fou... ! D'ailleurs, les fous ne sont-ils pas tous enfermés ?

Et le même Montalat, peu après, répète son affirmation : « *Non, la guerre atomique n'aura pas lieu.* » On voit alors (ici, c'est le rédacteur du journal qui parle) M. Pompidou frapper du plat de la main son pupitre en un geste significatif, et dont le symbolisme n'échappe à personne. L'orateur en fait autant sur la tablette de la tribune disant à mi-voix au premier ministre : « *Moi aussi, je touche du bois* » !

Et il conclue : « *Nous sommes contre la force multilatérale qui n'ajoute aucune efficacité à l'Alliance atlantique et qui, risquant de paraître provocante à l'U.R.S.S., peut porter atteinte à la coexistence pacifique.* » Applaudissements unanimes.

Si j'ai bien compris, l'orateur est à la fois contre la force de frappe française et la force de frappe multilatérale. Dès lors, je joins mes applaudissements personnels à ceux des députés.

Mais cela, comme dit le *Canard Enchaîné*, ce sont des paroles verbales. Ce qu'il nous faut à nous, incrédules de naissance, ce sont des actes ! N'est-ce pas aux actes que l'on juge les gens, et particulièrement les tenant du pouvoir, ainsi que, cela va de soi, les opposants, c'est-à-dire les aspirants à la possession de ce même pouvoir (1). Eh bien, des actes, en voici un, en tout cas, exécuté presque en même temps par les deux protagonistes de cette scène historique, messieurs Pompidou et Montalat : *Ils ont touché du bois !*

L'importance de ce geste n'échappera à personne, je pense, et suffira à rassurer tous les inquiets de la création. J'espère qu'un photographe se sera trouvé là à point pour fixer sur la pellicule cette remarquable manifestation de fétichisme, que les spectateurs de la télévision pourront ainsi constater de visu !

Pour ma part, j'oserai émettre une suggestion : Le bois étant substance bénéfique (cela ne vient-il pas d'être officiellement constaté, et même consacré ?), pourquoi ne pas construire tout simplement nos bombes en bois ? Et, pour plus de sûreté, pourquoi encore ne pas les bourrer de sciure ?

Et, pour la même raison, pourquoi se limiter aux bombes ? Les fusils, les canons, les obus, les chars, les sous-marins atomiques, les recteurs même, ne pourrait-on construire tout cela en bois, en bon bois de hêtre ou de sapin, de chêne ou de bouleau, de vrai bois de chez nous, quoi du bois d'arbre ! Je pose simplement la question, convaincu qu'elle est d'une importance primordiale pour l'avenir de l'humanité.

BLANQUET

(1) Nous ne sommes pas dupes, naturellement, et nous savons bien qu'il ne faut pas trop s'illusionner sur le comportement des gens de l'opposition. Nous pourrions citer de nombreux exemples prouvant que de farouche opposant on devient facilement farouche exécutant de la même politique. En l'occurrence, rien ne peu nous faire supposer que, de Gaulle mis à la retraite dans son fief de Colombey-les-deux-Eglises, la force de frappe serait purement et simplement abandonnée. Et ce, malgré les déclaratons fracassantes des uns et des autres.

Considérations d'un militant

1° L'apparition de l'abondance, fruit de la productivité, est le résultat d'un accroissement de connaissances et de découvertes scientifiques dont il est difficile de prévoir toutes les applications. On sait, toutefois, que l'évolution matérielle, économique de la société capitaliste prend sur l'évolution mentale une avance qui menace de grandir de plus en plus.

2° La métamorphose des rapports entre le travail et la consommation détermine, chez les travailleurs l'assoupissement toujours remarqué chez les bêtes après leur repas. L'esprit est dépassé par les faits, mais le ventre s'accoutume à des rations dont le renouvellement laisse présager une interminable euphorie. Ce n'est pas humain, c'est animal : mais c'est la réalité présente.

3° Cette évolution mentale, ou plutôt ce stoppage intellectuel et moral, nous arrache, nous les anciens, à cette philosophie romanesque qui habilitait l'homme d'un sentiment de justice inné et inneffaçable. En réalité, l'homme ne ressent la justice que dans la privation. Bien entretenu par ses maitres, il devient l'homme-larbin. Il peut discuter de son état, mais il ne fait aucun effort pour en sortir. Il nous faut donc partir de cet « état de fait » pour orienter nos travaux.

4° Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de l'adaptaion progressive des travailleurs et de leurs organisations au mythe d'une collaboration qui leur semble rentable, satisfaisante à qui n'a pas de complexe de dignité. Plus le bien-être se répand dans une société fondée sur l'inégalité des conditions, davantage la conscience des esclaves se perd dans les tâches domestiques.

Le syndicalisme révolutionnaire se trouve donc placé sur un terrain défavorable à son recrutement, ce qui l'oblige à concentrer ses moyens intellectuels en vue de forger les instruments les plus pratiques pour ne pas perdre contact avec les entreprises, sans que cela puisse nuire à l'élaboration de ses plans de propagande.

5° Alors que les travailleurs socialement les plus actifs déplorent le fractionnement syndical en trois grandes centrales, comment leur faire admettre *dans l'immédiat* que le choix d'une quatrième serait plus heureux ?

Mais l'unité d'action révolutionnaire doit être notre principale préoccupation. Comment la préparer ?

Devons-nous, comme « l'Union des anarcho-syndicalistes » le propose et le réalise, procéder par infiltration dans les syndicats réformistes en partant d'un centre d'action coordonnée extérieur aux syndicats pénétrés ?

Ou, opposerons-nous à la dilution des efforts en des milieux hostiles et fortement charpentés par les partis politiques, notre concentration rayonnante ? Et dans ce cas quelle sera notre attitude à l'égard de la division syndicale dans les entreprises ? Car il faut agir efficacement ou disparaître...

6° Notre action, dans la période prérévolutionnaire, doit être de provoquer le rassemblement de tous les travailleurs de l'entreprise dans le conseil d'entreprise qui est à la base de notre plan syndical en période constructive révolutionnaire : faire l'unité à la base par-delà les divisions syndicales.

Au fond, le conseil d'entreprise n'est qu'une section syndicale impossible à réaliser *dans le présent*, mais dont nous espérons tout dans *l'avenir*. Faisons donc mûrir l'action commune en la précipitant, et préparons-lui son cadre révolutionnaire et technique : le syndicat.

G. BRITEL

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

SILUETAS

Los hombres providenciales

CUIDADO, no le toquéis. Es de cera y se derrite. Aunque estuviéramos a baja temperatura, sólo con pasarle suavemente los dedos por el rostro, llora como un cirio en semana santa.

Admirarle, adorarle, reverenciarle: cubrirle su cuerpo con la nueva túnica de taumaturgo moderno; pero no le martiricéis con vuestras caricias sentimentales, con vuestros racimos de uva, recien cortados de la parra, ni le déis a beber el rico y sabroso vino, fabricado exclusivamente para homenajearle en el dia de su victoria.

Mirarle como se eleva a las alturas, cómo sube y cómo ha subido con el beneplácito y consentimiento de casi toda la manada de borregos que le rodean.

Mirarle con que cara de místico apagado recibe al visitante que no es de su cofradía, de su parroquia, de su diócesis, de su taller de escultura «policromada», con remates de aceituna negra, frente al hemiciclo de su talentosa aspiración, de su numen magnífico, acariciando melosamente, cariñosamente, entrañablemente al son del estribillo que él ha popularizado al ritmo del seis por ocho, como flamenco que es, dentro del cuadro de la moderna tauromaquia política, dictatorial y otros jaleos occidentales y orientales.

Ahí le tenéis dispuesto a sacudirse el polvo en el momento que le dejen libre los salteadores a la cuchipanda «democrática» de un pueblo sin opinión, absorvido por las veleidades totalitarias, espirituosas y deportivas.

No os acerquéis a él con la idea de pedirle un consejo. No aconseja a nadie que vaya suelto. Sólo aconseja a las multitudes que no saben andar si no se las lleva de la mano. Uno a uno son muchos consejos y puede equivocarse en la recomendación y perder la autoridad que tiene adquirida entre los gregarios, entre todos los gregarios de esas muchedumbres sin criterio ni inquietudes por no importa que renovación social o política.

Es un leguleyo de armas tomar y toma lo que sabe no ha de perjudicarle a su idea «constitucional», saltando por encima de todas las instituciones populares, debidamente constituidas por la voluntad nacional.

No le cerréis el paso. No cerréis las puertas al salvador de la patria remendada por otra Nación de allende los mares. Dejarle circular libremente por donde quiera su santísima gana. No le sacrifiquéis, pues rebasa con creces los treinta y tres años, y no es justo arrebatarle a aquél golgotano la adoración y el prestigio.

Dependéis de él. Le habéis concedido todas las prerrogativas; le habéis puesto en el pedestal de la divinidad, y, es para vosotros, hombres de la post-guerra o guerra inacabada, un Dios: Un nuevo redentor, algo así como un cangrejo de río vestido de púrpura y oro.

Estáis deslumbrados con su generosidad de pulpo encabritado, y aguantáis con estoicismo apabullador sus ligerezas y volubilidades, no tenéis el debido coraje para no aguantarlo todo y poner una linea de demarcación a sus paseos cotidianos por el país de los acabados, contentadizos y abdominales.

Pero ahí está. Ahí le tenéis más derecho que la linea recta, pidiendo al viejo y barbudo San Pedro las llaves del reino de los cielos desde este trozo de tierra explotada por los negocios de grandes rendimientos gubernamentales y catástrofes económicas no menos pequeñas.

¿Quién representa al pueblo? A la Nación sabemos quien la representa con todas sus agravantes y atenuantes; pero, ¿al pueblo...? ¿Al pueblo, quién lo representa? ¿Las elecciones taradas, apolilladas, agusanadas, sagazmente preparadas con vaselina o jabón para que entren mejor en el ingénuo votante? Nosotros respondemos, que los pueblos no piensan en el daño que se hacen ellos mismos en sus diarias claudicaciones, ante el temor de lo que llegará, ya que no lo podrán evitar a pesar de todos los remiendos y zurcidos más o menos disimulados que se le haga al siete abierto desde no importa que tiempo, para acabar con todos esos farsantes que llevan a los pueblos a las guerras y otros acontecimientos patibularios.

Pero,¿sabrán los pueblos salir de la circunferencia del miedo y realizar limpieza tan necesaria? Lo ignoramos, a pesar de todo, porque se carece de valor para arrojar al muladar semejantes inmundicias putrefactas. Porque se vive como autómatas y los pueblos han caído en la más abyecta de las cobardías, sin que se vea, por ahora, ninguna salida para ninguna parte de solidaridad con la libertad.

Y son esos hombres «providenciales» quienes se encargan de matar toda evolución popular, toda su rebeldía, por medio de sus observaciones, objeciones y objetividades de poder, no de bienestar nacional. Pero aún hay clases que los proclaman y aplauden, que los invisten de una autoridad y un poder omnipotentes, creyendo que son hombres sobrenaturales, y por lo mismo han de conservarse no como las sardinas en aceite o en tomate, sino como los hongos comestibles, y con mucha sal, para que se mantengan salerosos.

Ni con plebiscitos u otros sistemas de consultar a los pueblos, podrán éstos dejar de ser los paganos de los errores de sus gobernantes, sean imprescindibles, «providenciales», autoritarios o gaseosos, y es que cuando al hombre se le pone en la cima craneana el microbio del engreimiento, no hay temporal que lo aguante, ni termocauterio que lo achicharre; sus músculos son inalterables a todas las anormalidades y contracciones del tipo que sean, sin dejar de ser el tipo suyo de cuidado y algo más, para toda especulación plebiscitaria y de tronío politiquero de políticos y politicastros del pasado, del presente y hasta del futuro, para que la cuerda sea más larga y correditza, liada cautelosamente al cuello, para hacerla deslizar finamente o de un tirón en la primera ocasión del restablecimiento del código de las promesas y mentiras de todo juego electoral o sufragista.

Para el hombre de gran talla patriótica y andares marciales —sin ser del planeta Marte— todo el humor de los representantes demócratas y otras aldabas, se lo guarda en el bolsillo, sin concederle otro mérito que el de un grillo o el de una lagartija. Está hecho para estos menesteres, y no hay aspirador que pueda tragarlo, es exageradamente voluminoso, tozudo, morrocotudo y melones al sereno.

MINGO

ANTENA

ESO ES

SAN SEBASTIAN (OPE).—El director de la Banda Municipal de Irún, que es autor de la «Marcha del presidente Kennedy», ha escrito otra composición. La titula «La Marcha del Trabajador».

Le auguramos un éxito teniendo en cuenta el gran número de trabajadores que cruzan diariamente el Pirineo en busca de más altos sueldos y mejores condiciones de trabajo. Precisamente, «Tachin», que es corresponsal de «El Diario Vasco», ha escrito que «de cada diez españoles hay un emigrante». Así se les podrá despedir con música.

«COMBAT», SOBRE EL BLOQUEO DE GIBRALTAR, DICE:

«Sin embargo estas medidas constituirían, evidentemente, una arma a doble filo. Como cerca de 80.000 ciudadanos españoles se ganan la vida gracias a los suministros y servicios destinados al Peñón, y como el tráfico de turistas que llegan a España por aquella zona contribuyen esencialmente a la vida económica de las regiones vecinas, cualquier «estado de sitio» que se implantara sería más perjuidical para España que para los ingleses.»

EXTERMINIO DE RELIGIOSOS

PARIS (OPE).—La prensa publica un despacho de la Associated Press, fechado en Madrid dando cuenta de que el gobierno franquista «protesta enérgicamente contra el exterminio de religiosos españoles», por parte de los rebeldes del Congo que guardaban como rehenes.

El pueblo de Euzkadi espera, desde hace 28 años, que el mencionado Gobierno confiese el asesinato de diecisiete sacerdotes y religiosos vascos perpetrados por los «cruzados» al servicio del régimen.

Y recuerda los mil y un inconvenientes que puso el Gobierno de Burgos al canje de ciertos rehenes contrastando con las facilidades que daba el Gobierno de Euzkadi, lo que motivó que el doctor Junod, presidente de la Cruz Roja Suiza, protestara de la actuación del delegado franquista conde de Vallellano y del régimen cuyas órdenes cumplía.

DOS RECORTES

«Los vecinos de algunos pueblos, como el de Vianos, se lamentan de que sus escuelas se encuentran sin maestros. A pesar de las promesas, las plazas vacantes no se cubren. Pasan los trimestres y niños y niñas continúan en holganza.» (De «ABC».) Es la aplicación del Plan de Desarrollo.

— De un artículo de colaboración que «La Vanguardia» presenta a toda plana: «Hoy Barcelona se ha aplebeyado de tal manera que no sólo nuestra indumentaria ha perdido aquella elegancia... sino que se han prostituido nuestras maneras, llegando no sólo a la vulgaridad, muchas veces grosera, sino a la incorrección como norma de conducta...»

JAQUE A FRANCO

ESTOCOLMO.—Dice el diario «Stockholms-Tidningen»:

«En el País Vasco y en Cataluña es especialmente fuerte la resistencia contra el régimen franquista, y los estudiantes vascos forman con los obreros el núcleo del movimiento de oposición que la policía de Franco no puede aplastar.

El régimen español trata por diferentes medios de arremeter contra la creciente oposición entre los estudiantes. A un centenar de la Universidad de Madrid que tomaron parte en una huelga de protesta, se les ha impedido continuar los estudios.

Este verano se reunieron en Stuttgart representantes de la oposición democrática estudiantil española junto con estudiantes de unos cuantos países europeos, y en la declaración que se aprobó y publicó después de la conferencia se condenaba severamente la política de opresión, que no va dirigida solamente contra los estudiantes, sino contra todo el pueblo español.»

LOS DERECHOS HUMANOS VIOLADOS EN ANGOLA

NACIONES UNIDAS (N. Y.).—En una petición dirigida al Comité de Descolonización, José Borges Ervedosa declara que, en su calidad de oficial de Estado Mayor de la Segunda Región aérea portuguesa en Angola, pudo observar, en los dos años que pasó en este país (1961 a 1963), «la existencia de condiciones políticas y sociales que violan brutalmente el espíritu y la carta de la declaración de los derechos del hombre, a la que suscribió el gobierno portugués».

Borges Ervedosa, que envió su petición el 22 de septiembre desde Argel, donde se encuentra actualmente, declara además que, a consecuencia de la denuncia de uno de sus compañeros, fue encarcelado en la prisión de Aljube, en Lisboa del 20 de marzo al 4 de diciembre de 1963. Al ser puesto en libertad condicional, huyó de Portugal «con un grupo de emigrantes».

El ex-oficial portugués termina su petición manifestando que su conciencia le ha impulsado a actuar «para poner término a la amplia operación de genocidio que se desarrolla actualmente en Angola», y solicita ser escuchado como testigo en las Naciones Unidas cuando esta organización examine la cuestión de Angola.

«LE COMBAT SYNDICALISTE» EXTRAORDINARIO

Número color verde destinado a España y a los emigrados económicos.

Ruego encarecido a nuestros amigos y corresponsales que lo hayan recibido de ponerse al corriente con esta Administración a fin de que se pueda rendir cuentas a la F.L. editora.

EN TARBES

Jornada de fraternidad libertaria en Tarbes con la colaboración de la regional de H. y B. P.

El dia 27 de diciembre en la sala Wagram, a las diez horas, conferencia a cargo del compañero A. Lapeyre, que nos hablará de la «Evolución del Sindicalismo» desde su creación al presente.

Por la tarde, a las tres horas, gran festival artístico con:

«El sueño de Valdivia», sainete en un acto. Variedades con Paco Cazorla, que interpretará sus canciones, Henri Borrá, intérprete de sus poemas; Jacky, cantante; los payasos Fritz y Otto; pianista, Andrée Thieux; guitarristas: Henri Borrá y Antonio Llescas, y bateria, Jean Claude. El espectáculo será presentado por Conesa.

Dadme diez hom

SON trece: once hombres y dos mujeres, y ninguno de ellos cuenta más de veinticinco años. Ayer se ignoraban todos, hoy se consideran hermanos; ayer tenían domicilio en distintas naciones de Europa, de Africa, de Asia, hoy han instalado sus barracones pre-fabricados en el corazón inhóspito del Neguev, el lugar más desolador de Israel; ayer eran estudiantes, ingenieros, médicos, obreros, trabajadores del músculo y de la inteligencia, hoy accionan todos el pico y la pala, la sierra y el martillo, el tractor y los utensilios de cocina; ayer se dejaban llamar «señor» algunos de ellos, hoy se titulan compañeros y se interpelan con el nombre propio; ayer les separaban ciertas diferencias sociales, hoy se consideran todos iguales en derechos y deberes. Ayer... eran judíos, sin patria en su misma patria; sin derechos, pese a los derechos que confiere el haber nacido, la inteligencia y el quehacer constructivo. Hoy... son Hombres, sencillamente Hombres, con brazos capaces de infundir movimiento a la inercia; con cerebros saturados de hermosos ideales, de pensamientos fructíferos; con corazones rebosantes de los más puros sentimientos, del más grande de los amores...

⁂

El desierto adquiere la forma geométrica de un triángulo isósceles, cuyo vértice introduce su punta de flecha en el remanso del Golfo de Akaba, dedo acuático del mar Rojo apuntando hacia el nordeste. Al este, Jordania; al oeste, Egipto: dos colosos territoriales cuyo odio ancestral al pueblo judío es infinitamente superior a la importancia de sus superficies. El desierto de Neguev parece ser el resultado físico de una hecatomba geológica: crestas desnudas, arenales inmensos, aridez angustiosa en todos sus confines; trombas de polvo que ciegan los ojos y abrasan las gargantas; sol despiadado que vierte, de las calderas en ascuas de los cielos, torrentes de rayos abrasadores. Purgatorio terrestre, mil veces peor que todos los purgatorios inventados por los panegiristas de la Iglesia, donde la vida es imposible y la existencia una maldición, donde ni hombre ni planta subsistir podrían..

Y sin embargo...

Y sin embargo, once hombres y dos mujeres le han elegido como sitio ideal para obtener, al fin, una plaza en el mundo. Nadie vendrá a disputarles este pedazo de infierno, que las fieras eludirían.

Aquí pues, se asentarán los principios de su nueva existencia. Perseguidos siempre por doquiera estuvieron, despreciados y considerados eternamente como alimañas repugnantes, héla llegada esa hora de redimirse a sí mismos, empeñándose íntegramente, en su única patria, en una tarea cuyos frutos admirarán a propios y extraños.

¿Qué la tierra es reacia a las labores productivas, que el clima es cruel, que la hostilidad enemiga les acecha a cada lado de frontera? ¡Y qué importa! Para el hombre inteligente y corajudo sólo existe un imposible inapelable: la muerte. Mas, en tanto circule sangre nueva por sus venas y un átomo de energía azote sus miembros, el hombre sabrá vencer todas las dificultades y conseguir el éxito apetecido.

Si la tierra es reacia, él será solícito con ella, la tratará con cariño y persuasión, la nutrirá de savia fecundante, hasta hacer brotar de sus entrañas, otrora estériles, los tesoros que solo ella puede engendrar. Si el clima es cruel, él se sabrá adaptarse a sus rigores, improvisando medios para atenuarlos, aportando soluciones que disminuyan las inclemencias; él se ingeniará a convertir el medio ambiente inhóspito en un ambiente humanizado. Si el enemigo le acosa, él sabrá defenderse; su espíritu, sus convicciones odian la violencia y jamás la utilizará espontáneamente, pero si se le provoca y se atenta a su existencia y a lo que él más aprecia, él hará uso de esa misma violencia y responderá de igual modo; él se armará y se convertirá, paradójicamente, en un miliciano de la paz: sus manos trabajarán amorosamente la aridez de la tierra, más empuñarán enérgicamente el fusil para repeler la agresión injusta de otros hombres.

¡A la tarea, pues!

Llegados al solitario lugar y desembarazados de su cargamento, los camiones han emprendido el camino de regreso a la ciudad. Desde la suave pendiente que domina el paisaje, los trece «desesperados» contemplan la caravana de automóviles perderse en el horizonte en una nube de polvo. Con ellos se aleja el único aliento amigo que les unía a la civilización; en ellos se van rumores de ciudad, paisajes adornados de casas, árboles y flores... Ellos simbolizan un pasado lejano de unas horas, casi una vida. Aquí el presente está hecho de arena, de tierra, de rocas aceradas, de soledad, de odio, de páramo y de éste sol implacable que lo abrasa todo...

¡A la tarea, pues!

Todos a la vez, sin distinciones de origen ni de sexo, han puesto manos a la obra. El corazón les salta de contento; todos rivalizan en hacer suyo el trabajo más ingrato y en todos hay una frase afectuosa. Y entre bromas y risas, el esfuerzo creador va dando forma tangible a lo que horas antes

La presión económica en la URSS

(Viene de la página 4.)

La producción soviética de alimentos y de fibra ha podido, difícilmente, seguir el paso al crecimiento demográfico desde 1958. Esto significa que se puede hacer frente a la amenaza del hambre pero nada más. Una marcha paralela en el aumento de producción y demográfico es inadecuada para darle al pueblo soviético una dieta más cuantitativa y cualitativa —a base de más carne, más leche, más huevos, más mantequilla y otros alimentos— tal como el premier soviético lo había prometido; como también es inadecuada para abastecer las materias primas agrícolas —cuero, algodón, lana, etc.— necesitadas urgentemente para aumentar la producción total de ropas y tejidos.

Aquí es donde la rosca, en la cual la política económica de Kruschev quedó atrapada, se ve más claramente. La agricultura soviética no ha conseguido la misión de producir lo que de ella se esperaba, y ello debido a dos razones principales: una de ellas, el haber fracasado en la tarea de insuflar el suficiente incentivo a los campesinos al no pagarles precios satisfactoriamente altos por su producción. La otra razón es la ausencia o la escasez de implementos necesarios para una agricultura más eficiente a la vez que productiva: maquinaria agrícola, abonos, insecticidas, etc.

Para pagarle al campesino precios más elevados, Kruschev hubiera tenido que lograr una mayor producción de artículos de consumo de modo a poder hacer frente al aumento de la renta en las granjas mediante productos de consumo disponibles en el mercado. Para producir más maquinaria agrícola, más abonos y otros auxiliares químicos en las tareas agrarias, el premier Kruschev precisaba habilitar más capital para la construcción de nuevas fábricas a la vez que para expander las ya existentes. Pero, ¿dónde pueden ser hallados estos recursos adicionales cuando la economía se halla excesivamente forzada para hacer frente a las necesidades existentes?

UN PLAN ESPECIAL

Inclusive con anterioridad a su ofensiva de paz, el premier Kruschev había empezado a buscar una solución al problema. Su «solución», ofrecida hace ya algún tiempo, consistía, virtualmente, en arrebañar varios aspectos del Plan Septuanal vigente y ordenar la preparación de un nuevo y especial plan bienal, el cual debería remplazar el existente en sus últimos años, es decir, 1964 y 1965. El punto de apoyo para los esfuerzos de Kruschev fue un reajuste masivo de inversiones provenientes de las asignaciones de capital para nuevas plantas siderúrgicas y otras «viejas» ramas similares de la industria, dedicando, las sumas logradas con estos cortes, a las industrias químicas, a equipos agrícolas y manufacturas conexas.

Pero las posibilidades que este enfoque abre son de muy limitada proyección, y cada corte que se efectúa en una vieja industria encuentra una gran oposición por parte de los burócratas cimeros y otros intereses creados. Estos opositores señalan que el mermar la producción soviética de acero, por ejemplo, implica dejar inacabada la planificación que hace dos años acordara el Partido Comunista, para lograr, precisamente, el advenimiento del Comunismo.

El duro obstáculo que Kruschev encaró es el hecho de que el único camino expeditivo posible para revigorizar la industria y la agricultura soviética —en particular las dos ramas produciendo alimentos y artículos de consumo— sería el de sacar grandes cantidades de recursos actualmente comprometidos en los esfuerzos militares y espaciales y dirigirlos hacia la economía civil.

Pero el corte reclamado sobre la carrera armamentista y espacial implicaría un compás de espera en la guerra fría, una mutación mucho más radical que la que quedara entre la URSS y los Estados Unidos después de la confrontación nuclear ocurrida con motivo de los acontecimientos cubanos.

No puede ser olvidado que en Moscú existe la equivalencia del Pentágono norteamericano y que son los mariscales y generales que se oponen a toda conversación que trate de una restricción al financiamiento militar basándose en los peligros que amenazan a Rusia por parte de «los traficantes de guerras imperialistas». Kruschev precisaba una evidencia tangible de un acuerdo americano-soviético refutando los argumentos de sus políticos militaristas.

RESPUESTA NEGATIVA

La presión económica actual y el peso ejercido sobre Kruschev, ¿sería de larga duración o, si se trata de un efecto pasajero, un problema plausible de solución a base de medidas a corto plazo? La respuesta parece más bien de carácter negativo. Teniendo Kruschev abiertamente entablada su lucha con los comunistas chinos, quedó, públicamente, más comprometido que nunca en la versión de que el comunismo puede derrotar al capitalismo solamente en base a ofrecer a sus pueblos un alto standard de vida y con la superación, por parte de la Unión Soviética, de la producción agrícola e industrial frente a la de Estados Unidos.

Esta clase de competencia económica, en la cual Kruschev comprometió toda su reputación y estrategia, resultó, simplemente, incompatible con un amplio y estable programa de egresos no productivos como el militar y otros afines. Si la estrategia del líder soviético quiso tener la oportunidad de probar su éxito, entonces Kruschev necesitaba un largo compás de espera en la tensión internacional y particularmente frente a Estados Unidos, para así tener la posibilidad de distraer recursos masivos de los cohetes y las bombas de hidrógeno para volcarlos a los tractores y a los abonos artificiales.

(Traducido del Inglés por Víctor García.)

Colonia de Aymare

Inconformes con parte del «Diálogo del idealismo práctico» publicado en «Umbral» y reproducido en «C. S.», han hecho llegar sus notas los compañeros Capdevila, Vidal Fontanet, Nebot y López, los dos últimos residentes aún en Aymare en calidad de colonos libertarios. Por lo delicado del tema y lo vidrioso de las acusaciones, nos abstenemos de publicar los tres comunicados. Pensamos igualmente en los acuerdos recaídos al efecto aymareano, y deseamos que los compañeros comunicantes perseveren, para salvar la Colonia de Aymare, mediante esfuerzo de organización y no publicitario.

Unicamente daremos constancia de que en Aymare continúan los compañeros Nebot y López en la condición de colonos en que constaron anteriores compañeros. «C. S.»

Horizonte vital del pensamiento ácrata

(Viene de la página 4.)

pos de mejor vida, es decir, en pos de Acracia. Con el hombre de fe podrán levantarse altares, hacer santos, crear sumisos, almas obedientes, condiciones de esclavitud económica, moral e intelectual; eso es el reino de las tinieblas, lo que necesitan las religiones, y un tanto también los credos estatales. Este es, socialmente hablando, continente y contenido antitético a los impulsos del progreso, a la liberación humana, a las alegrías y bienestar de toda condición que propugna el anarquismo.

Torpe sería pretender un cambio rápido en la naturaleza humana. Esas tareas veloces, súbitas, corresponden a los milagros. El anarquismo se inspira en otros valores, en otras causas, en otros agentes psicológicos e intelectuales. Todo el dominio que se arranca a las divinidades se remite al individuo; en él hay que levantar la soberanía, la responsabilidad del presente y del porvenir, la majestad de la ciencia, de las letras y del arte, de todo lo que puede adornar y garantizar la vida en su más bella amplitud. De acuerdo con esa magna figura de todas las creaciones, hay que levantar la abundancia de elementos útiles, de bellezas de todo orden, esa plenitud que muchos soñamos y pocos sabemos cómo adquirir. Basados en la capacidad creadora de la persona, en su ingenio inventivo, y en su conciencia administrativa, el mundo de las llamadas grandes libertades puede forjarse para regocijo de toda la Humanidad.

¿Qué misión puede haber más noble y encantadora? ¿Qué reino más sugestivo y eficaz puede edificarse? Hacia esas metas tiende la acción anárquica. Cubrirlas significa esfuerzo constante, esmero en la conducta individual, tenacidad frente a los obstáculos, honradez en la relación. Sin perder esperanzas en su posible transformación y elevación, el hombre hay que aceptarlo tal como es; en él están latentes las mejores virtudes, todas las posibilidades necesarias para la edificación del mundo libertario. Agitarlas, instarlas a la realidad y a la vida corresponde a las conciencias ácratas.

SEVERINO CAMPOS

NECROLOGICA

VICENTE MORA

El 2 de noviembre de este año falleció en Cerbère (P. O.) el compañero V. Mora, de Caspe, a la edad de 75 años. De formación religiosa tuvo sin embargo bastantes luces para desprenderse del Mito, ingresando en la C. N. T., esta benemérita entidad que busca el cielo en la tierra y no tras el agujero fatal de la tumba.

Mora conoció la semana revolucionaria de Cataluña año 1909, pasando entonces a Francia. A su regreso a España fijó su residencia en la ciudad condal, en la que actuó intensamente en el Sindicato Fabril y Textil. En sus 50 años de actuación estuvo en juntas, comités sindicales y pro-presos; conoció la persecución, la cárcel, el pacto del hambre. Su actuación en la barriada de Sans es conocidísima, principalmente en los años de lucha contra el pistolerismo libre, época Anido-Arlegui.

En la revolución y la guerra Mora se mantuvo en su puesto, viniendo a parar a Francia en los negros días de la derrota republicana. 25 años estuvo en Cerbère, en casa fronteriza, donde en múltiples casos acojió a españoles acosados por la Guardia Civil y la policía.

Mora era tan bondadoso y recto que jamás incurrió en doblez ni inconsideración. Era hombre de conducta acrisolada. ¡Cómo su madre pudo soñar un día hacer de él un jesuita!

Al duelo de su entierro se asociaron, aparte la F. L. de Banyuls, la de Perpignan, compañeros de Toulouse, y el alcalde de Cerbère, que leyó una sentida cuartilla.

Nuestro dolor añadido al de sus familiares y amigos más próximos.—*Corresponsal.*

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

CONTINUAMOS CON LA A. I. T.

NO tenemos noticia alguna de que se haya escrito la historia de la internacional obrera que recogió las premisas del ala antiautoritaria de la Primera A. I. T. y que enarboló la bandera del finalismo libertario: la de Berlín.

Definitivamente disgregada la Primera Internacional se constituó luego la Segunda, la Tercera y la Cuarta, respondiendo cada una a fracciones contendientes —antagónicas— en quienes se reclaman aún de cierto socialismo, diluido y desfigurado a través de cortos años. Todos los intentos de reconstrución de la Primera, inspirados en el espíritu de unidad de los trabajadores como clase que toman conciencia de su valer social, fueron varios. Insistieron en el intento reconstructivo hombres como Cafiero y Malatesta. Idenficados como anarquistas militantes —quienes estimaban útil la participación en las luchas proletarias, como impulso directo a la Revolución Social—, Malatesta continúa en su labor de organizador, dejando indelebles rastros en todos los países por los que pasa. En Argentina participa en la organización del sindicato de panaderos... La Primera A.I.T. había muerto, pero entre todas las organizaciones o grupos de libertarios esparcidos por el mundo, se mantenía en contacto vital y solidario, que fue dando lugar a la fundación de grandes núcleos organizados, como la C.N.T. española, la F.O.R. de Argentina, Uruguay, Chile, etc. Por toda América y en toda Europa, Alemania, Italia, Francia, Suecia, etc., se fueron constiuyendo los elementos de base continuadores de los postulados de la Primera A.I.T. Con una diferencia: los campos tácticos e ideológicos se hallaban ya determinados y la nueva A.I.T. se declaraba libertaria.

La Internacional Sindical Roja se constituía en Moscú, en momentos de euforia que contribuían a la confusión. La nueva A.I.T. nacía en Berlín, en 1922, en momentos realmente críticos para las organizaciones de tendencia libertaria. En Argentina —uno de los filiales más fuertes— se acababa de pasar por las terribles peripecias de la «semana trágica» que había diezmado sus militantes, en tanto que en sus filas se producía el morbo de la escisión moscovita; en España no se había recuperado con la necesaria eficencia el descalabro de 1922 y por otra parte se titubeaba en cuanto a un vuelco total hacia la Internacional Roja, la reacción se produjo a tiempo para participar en Berlín, a la refundación de la A.I.T.; en Italia se vivían momentos cruciales, tras el fallido intento de la toma de las fábricas y con los preliminares del fascismo triunfante, lo mejor de sus militantes se hallaban ya encerrados o en el exilio. Ugo Fedeli participa al Congreso de Berlín, no como representante italiano, sino como delegado ruso. Nuestros compañeros rusos sufrían persecución encarnizada en territorio bolchevique. En suma, la A.I.T. nacía en Berlín en momentos precarios, verdaderamente cruciales para las organizaciones libertarias del mundo. Sufrió bien pronto los impactos de los dictadores, tanto en América como en Europa, antes de que se cumpliera el ciclo de reconstrucción orgánica que en cortos momentos pareció tan promisor. La Revolución Española, lejos de reforzar a la A.I.T., contribuyó a su descalabro con la exigencia de una revisión de sus Estatutos y de su Carta Orgánica. La A. I. T. no se liberó aún del «problema español». Problema que supedita su futuro a la solución definitiva que el movimiento español encuentre a su retorno a España. ¿Cuándo...? Esa es la tragedia, pues la A.I.T. se halla en una encrucijada que impide su crecimiento. A menos que...

Sí, a menos que salte el toro por la barrera y se intente una solución que cada día reclama mayor urgencia: la realización de una consulta internacional de fondo en la que participen todos aquellos, grupos, organizaciones y militantes susceptibles de abordar de lleno el problema álgido de la reconstrucción de la A.I.T. sobre bases eficientes, o su disolución definitiva. Todo menos permanecer en este no entenderse y torearse entre elementos de una misma, de una gran familia, la libertaria, sometida al complejo del silencio, de la incomprensión, de la suspicacia mutua, rehuyendo la necesaria, la ineludible e inaplazable explicación.

Ha tenido lugar en Suecia —recientemente— un acto recordatorio de la A.I.T. fundada en Berlín. Se invitó a varios de los participantes al Congreso de 1922. No sabemos si se invitó a todos los sobrevivientes —aunque ya son pocos— ni si se invitó al secretariado de la A.I.T. actual, legítimo heredero orgánico de los reunidos en Berlín. No sabemos si en verdad se trató de una reunión recordatoria o de un «acto de defunción» extendido en ausencia de los herederos. No sabemos si se habló de «resucitar» al muribundo. Todo es posible.

Hemos dicho la semana pasada que toda la prensa internacional anarquista recuerda los *fastos* (no los gestos) de la Primera Internacional —presentándolos como algo laudable y extraordinario. No hemos dicho que la mayoría de quienes recuerdan a la Primera A.I.T. silencian la existencia de la actual. Que en verdad hacen oposición a la actual, contradiciendo —conscientemente— sus declaraciones en cuanto a la eficacia de la Primera. No indagamos, ni negamos, ni ponemos en duda, razones y motivos. Razones y motivos que queremos creer nacen de un equívoco que *todos* debemos empeñarnos en aclarar. ¿A qué esta oposición a la A.I.T.? ¿Por qué?

Si se trata de oposición moral, resulta inmoral el silenciarlo. Si se trata de oposición táctica, *debe hallarse*, en la familia libertaria, un nuevo acuerdo táctico. Pues la A.I.T. actual se reivindica de la *Anarquía* y no de un sindicalismo indeciso, sin savia ideológica, ni de un sindicalismo autosuficiente.

Si por parte de otros se trata de un revisionismo, que se declaren abiertamente sus alcances y se delimiten los terrenos. A la luz del día. Todo menos dejar a la A.I.T. en la encrucijada, aunque se canten loas a lo que fue la Primera A.I.T. Lo que importa es el Presente. Y el Futuro, compañeros todos.

El Presente nos ofrece el cuadro de la necesaria determinación de tendencias. Existen hoy otras Internacionales, tituladas obreras, de tendencias definidas. Todas ellas antagónicas a lo que intentó ser la A.I.T. que ahora se recuerda. ¿Hemos de colaborar en ellas...?

El Futuro será de quienes ponen fe en sus convinciones y entusiasmo en realizarlas.

Recordar el pasado para justificar la inhibición en el presente, es tanto como rubricar un acta de defunción. El movimiento anarquista se halla lejos de tal desventura. Pero no lo digamos.

Probémoslo en los actos...

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

intruducçõ intruduzir implantar
Policromo muitas cores

bres desesperados...

no era aún más que proyecto. Los barracones pre-fabricados serán los primeros en prodigar sombra acogedora en el suelo atormentado por siglos de un sol irremediable: ellos servirán para almacén, cocina-comedor y dormitorio; después se elevará la atalaya-mirador, desde la que un centinela permanente vigilará, armado, los alrededores del campamento, en previsión de un ataque del enemigo no lejano; y, por último, se instalarán la necesaria alambrada, en un vasto círculo, y barricadas de sacos terreros en los sitios más peligrosos.

El día agoniza en estertores de fuego tras los picos descarnados de Occidente, y los trabajos más apremiantes de la instalación se dan por terminados; mañana se dedicará al arreglo de las viviendas, al esmero de los detalles y al establecimiento definitivo del grupo electrógeno.

Agotados, mas ostensiblemente satisfechos, los trece «desesperados» se conceden unos instantes de reposo, muy cortos pero los suficientes para sentirse orgullosos de la obra realizada. Sin embargo, las preocupaciones de la jornada no han desaparecido aún: débese hacer la cena, designar responsabilidades y, sobre todo, nombrar los centinelas para ésta noche que por ser la primera, tal vez sea la más peligrosa.

Bajo la inmensidad de un cielo sin estrellas, en medio de una naturaleza apocaliptica, los trece jóvenes parecen haber sido absorbidos en simas de silencio. Concentrados en sí mismos, ninguno siente la necesidad de expresar en voz alta sus pensamientos. Las primeras sombras de la noche establecen entre ellos distancias antípodas. ¿De qué sueños o pesadillas vividos estarán hechos estos momentos de paz, lejos del lugar donde nacieron, donde quizás fueron felices y donde, sin duda sufrieron? El ayer se confunde ya en las nebulosas de un pasado que es preciso olvidar; el hoy es infinitamente limitado para detenerse en él; sólo el mañana ofrece garantías humanas y posibilidades de una existencia entre hombres, sin odios, sin diferencias, sin luchas fratricidas...

⁂

A los días han sucedido los días, idénticos en su ritmo cósmico, distintos en sus realizaciones.

El grupo de los trece «pionniers» del desierto ha sufrido ya las consecuencias de su generosa iniciativa: ahora no son más que once. De los dos que faltan, el primero cayó muerto en un ataque nocturno de los árabes enemigos; el segundo pidió su retorno a la ciudad, abrumado por este asesinato y por las dificiles condiciones en que se desenvolvía la diminuta comunidad.

Pero el ánimo de los demás miembros resta inalterable y definitivamente resuelto a proseguir la tarea emprendida, más decididos todavía después de las duras pruebas sufridas. Ni las dificultades halladas en los trabajos necesarios a su subsistencia, ni la gran decepción del hallazgo de agua salada en vez de la tan deseada agua potable, ni las sospechosas relaciones con sus hoscos vecinos, han alterado la pureza del ideal que les animó desde el comienzo de su odisea. Fieles a este ideal y seguros de ellos mismos, han batallado sin tregua ni desmayo, se han mostrado exigentes e intransigentes con el gobierno central, quien ha sucumbido ante la lógica desconcertante de una petición irrefutable.

Y un hermoso día, la interminable culebra de metal de un pipe-line llevaba al corazón sin vida del Neguev el líquido sin el cual es imposible la existencia: el agua dulce. El agua indispensable para beber y condimentar, el agua indispensable para que este suelo aparentemente estéril vivifique y fructifique...

...Y a las caricias perseverantes y amorosas de los hijos pródigos, la madre tierra abrió su seno generoso y colmó la epidermis de su cuerpo de magníficos frutos...

⁂

...Desde entonces, veinte años han transcurrido...

A aquellos primeros «desesperados» vanguardia romántica de un ideal sin sombras ni espejismos, se han ido incorporando otros «desesperados», tristes despojos físicos huídos de entre las fauces sanguinolentas del fascismo internacional. Y a éstos se han añadido otros, y otros...

Y las arenas del Neguev se han poblado de alegres caseríos. Y el desierto inhóspito resplandece de los mil colores de las flores y de todos los verdes de las plantas, de los árboles y arbustos. Y a los llantos han sucedido las risas, y a la desesperación un himno a la vida...

Kropotkine, Sebastián Faure, Malatesta, Anselmo Lorenzo están allí presentes, siendo, tal vez, ignorados o desconocidos.

Empero, hubo quien en ellos pretendieron creer, y aún hay quien de ellos se jacta, intentando ocultar en vano la pobre miseria de su desesperación impenitente.

ANDRES MARTINEZ

CORREO DE REDACCION

M. S., Toulouse. Hemos reducido para evitar la redundancia. Afectos míos y de E.

J. Ll., Gummonvilliers (S. et O.). Recibida carta. Aguarda que nos veamos. D. no vino.

M. F., Montpellier. Ya suponíamos ello y lamentamos haber acertado. La experiencia cuenta por algo.

M. B., Villeurbanne. Comprenderás que no podemos publicar avisos de esta naturaleza.

M. P., Belhade. Nuestras cartas se han cruzado.

M. H., Dreux. Lo de P. está a salvo.

ADMINISTRATIVAS

Lablatos, Montluçon (Allier). Recibido giro 27-11-64. Pagas «C. S.» hasta 31-12-64.

— Rivas, Poitière (Vienne). Giros recibidos con la cantidad de 21,60 F. 27 5 64, 3 8 64 y 19 10 64). Pagados hasta 30-9-64.

Páez José, Barbaste (L. et Gne). Recibido giro 33 F. Pagados los números indicados. Hay sólo 1 menos para «C. S.».

— Llorens Baudilio, Goudreville (Loiret). Recibido giro 16 F. Pagados «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-64.

— S. Bueno, Perpignan (P. O.). Recibido giro. De acuerdo cuentas. Distribución indicada.

COLECCIONISTAS DEL «COMBAT SYNDICALISTE»

Por un error lamentable este número sale marcado con el 238 cuando en realidad es el 328. Parecida equivocación para el número pasado, el cual ostenta el 237 debiendo ser el 327. La fecha del 327 es la del 10 de diciembre de 1964, y la del presente 328 la del 17 de diciembre del mismo año.

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

(Continuación)

Mientras los franceses refugiados en Londres atacan este Congreso de Paris, el Boletín de la Federación Jurasiana señala que «el solo hecho de haberse reunido los obreros en Paris en Congreso era una buena cosa».

La total atención del Congreso de Berna se concentró en el punto 4.º, sobre el cual la delegación belga, que fuera quien propuso su inserción en el Orden del Dia, traía un mandato dirigido a lograr la convocatoria de un Congreso socialista para 1877, «al cual se admitirían los delegados de las diversas organizaciones socialistas, sean éstas ramas de la Internacional o existan fuera de esa asociación».

Guillaume, sin oponerse a la celebración del comicio propuesto por los belgas, decía que «el Congreso propuesto no puede tener por propósito crear una nueva Internacional. Ha sido planteada en ciertos periódicos la reconstitución de la Internacional, pero la Internacional no tiene necesidad de ser reconstituída porque ella existe...». Empero, y en aras a la receptividad y a la contemporización hizo una proposición, que finalmente fue aprobada, que decía:

«El Congreso de Berna propone a las Federaciones regionales que establezcan para el proyecto del Congreso universal de los socialistas que se celebraría en 1877, las siguientes bases:

Las diversas federaciones regionales se harán representar en ese Congreso como Federaciones pertenecientes a la Internacional. Ellas pedirán la inscripción en el Orden del Dia de ese Congreso de las siguientes cuestiones:

1.º Pacto de solidaridad que se concluirá entre las diversas organizaciones obreras socialistas.

2.º De la organización de las ramas de oficio.

3.º De la actitud del proletariado con respecto a los diferentes partidos políticos.

4.º De las tendencias de la producción moderna al punto de vista de la propiedad.

Si se vota sobre las cuestiones de principio, ese voto tendrá sólo un carácter de estadística de las opiniones y no será considerado como una opinión oficial del Congreso sobre esas cuestiones.»

Las delegaciones italiana y española se abstuvieron de votar y pidieron que constara en acta la declaración siguiente:

«Para nosotros la Internacional es la única organización existente que representa verdaderamente el socialismo popular; por consiguiente, creemos que nuestra asociación debe estar representada en el Congreso socialista no para deshacerse en una organización nueva, sino sólo para defender sus principios y sus medios de acción y buscar atraer hacia ella a las organizaciones obreras que todavía no han ingresado en sus filas.»

Algunos de los otros puntos no fueron discutidos. Sobre la cuestión de la Guerra en Oriente se acordó redactar un «Manifiesto dirigido a los trabajadores de Europa».

Sobre el Segundo punto concerniente a la Solidaridad en la Acción Revolucionaria se acordó:

«Considerando que el respeto recíproco con relación a los medios empleados en los diferentes países por los socialistas para llegar a la emancipación del proletariado es un deber que se impone a todos y que todos aceptan, el Congreso declara que los obreros de cada país son los mejores jueces de los medios más convenientes que tienen que emplear para hacer la propaganda socialista. La Internacional simpatiza con estos obreros, en todos los casos, siempre que no tengan relación con los partidos burgueses, cualesquiera que éstos sean.»

Los demás puntos, como ya queda señalado, quedaron pospuestos para el próximo Congreso, que tenía que ser el último.

La transición y el deslinde que iba a situar a los latinos dentro de los principios libertarios internacionalistas, por un lado, a los belgas, holandeses y alemanes en el campo de la colaboración con el Estado, por otro lado, estaba tomando forma.

Entre el Congreso de Berna y el que iban a celebrar los internacionalistas en Verviers, en la Bélgica valona en los días 6, 7 y 8 de septiembre de 1877, el Noveno y último de la Internacional clásica, ocurrieron unos hechos en Italia que trataron de demostrar la consecuencia de los internacionalistas italianos entre su mensaje al Congreso de Bruselas en 1874: «La época de los congresos ha terminado para nosotros», y sus actos. Malatesta, Cafiero, Ceccarelli y otros internacionalistas italianos trataron de llevar a cabo «la propaganda por el hecho» adueñándose de varias localidades del Matese, zona montañosa al norte de Nápoles, y proclamando en ellas el Comunismo Libertario (86).

De hecho, el fin próximo, inevitable, de la Internacional al lograr los partidos políticos la castración del movimiento obrero al que le pedían simplemente el voto y la despreocupación total respecto a sus intereses, con la promesa, nunca cumplida, de que sus representantes, una vez en el poder, velarían por ellos, tenía que forzar al internacionalista libertario a hallar otro camino. Fue cuando se abrazó a la táctica de «La propaganda mediante el hecho» de la que es ejemplo patente la hazaña de Malatesta y sus compañeros. Kropotkin, desenvolviéndose en medio de esta inquietud, escribiría inclusive en «Le Révolté» del 25 de diciembre de 1880: «La revuelta permanente por medio de la palabra, por medio del escrito, del puñal, del fusil, de la dinamita... Todo lo que no sea legalidad es bueno para nosotros.»

El Congreso de Verviers fue, de acuerdo con Woodcock, «El único Congreso que podía ser llamado enteramente anarquista en ambos aspectos, en su composición y en sus decisiones.» (87).

Veamos cuáles fueron estas decisiones.

Sobre el tema «En cualquier país en que triunfe el proletariado, necesidad absoluta de extender su triunfo a todos los países», se resolvió lo siguiente:

«Considerando que si bien es necesario a su triunfo que se extienda a todas las naciones, hay, no obstante, ciertos países que por su condición económica o social se encuentran más que los otros en situación que les permite tomar la iniciativa de un movimiento revolucionario.

El Congreso declara: que es un deber de todo revolucionario el ayudar moral y materialmente a todo país en revolución, como también al extender ésta, pues sólo de esta manera es posible hacer triunfar la revolución en el país en que estalle.»

Este tema y su enfoque, sería desarrollado mucho más ampliamente, y señalaría su desgracia, por León Trotsky, quien bautizaría tal proceder bajo el nombre de Revolución Permanente, en oposición al concepto stalinista de concentrar todos los esfuerzos en la consolidación y fortalecimiento de las bases ganadas, pasando al centripetismo en detrimento del centrifuguismo.

Otro tema fue: «Tendencia de la producción moderna, bajo el punto de vista de la propiedad», tema que debería plantearse en el Congreso Universal Socialista unos días después.

«Considerando —se resolvió— que el modo de la producción moderna tiende, bajo el punto de vista de la propiedad, a la acumulación de los capitales en manos de unos pocos y aumentar la explotación de los obreros;

Considerando que es necesario cambiar este estado de cosas, punto de partida de todas las inquietudes sociales;

El Congreso considera la realización de la propiedad colectiva, es decir, la toma de posesión del capital social por los grupos de los trabajadores, como una necesidad. Por otra parte, el Congreso declara que toda agrupación socialista verdaderamente digna de este nombre debe proclamar el principio de la propiedad colectiva, no como un ideal lejano, sino en sus programas actuales y en sus manifestaciones de cada día.»

El siguiente tema: «¿Cuál debe ser la actitud del proletariado con respecto a los partidos políticos?», se resolvió como sigue:

«Considerando que la conquista del poder es la tendencia natural que tienen todos los partidos políticos, y que este poder no tiene otro objetivo que la defensa del privilegio económico;

«Considerando, por otra parte, que, en realidad, la sociedad actual está dividida, no en partidos políticos, sino en situaciones económicas: explotados y explotadores, obreros y patronos, asalariados y capitalistas;

Considerando además que el antagonismo que existe entre estas dos categorías no puede cesar por la voluntad de un gobierno o poder, cualquiera que sea, sino por los esfuerzos reunidos de todos los explotados contra los explotadores;

Por estos motivos,

El Congreso declara que no hace ninguna distinción entre los diversos partidos *políticos*, llámense o no socialistas; todos estos partidos, sin distinción, forman, en su concepto, una masa reaccionaria, y cree de su deber combatirlos a todos;

Espera que los obreros que marchan aún en las filas de esos diversos partidos, aleccionados por la experiencia y la propaganda revolucionaria, abrirán los ojos y abandonarán la vía política para adoptar la del socialismo revolucionario.»

(Continuará.)

(86) La odisea de los internacionalistas ha sido recopilada, en base a los documentos de la época, por Pier Carlo Masini. «Gli Internazionalisti: La Banda del Matese (1876-1878). Milán, 1958. Pág. 164.

(87) George Woodcock. «Anarchism». Pág. 254. Cleveland 1962.

COMUNICADOS

MUY IMPORTANTE

El próximo sábado, 19 de diciembre, a las ocho y media de la noche, en el Anfiteatro de Geología de la Sorbona, el compañero Gaston LEVAL dará una conferencia sobre «Miguel Bakunin, anarquista y revolucionario».

Dada la recia personalidad de nuestro gran precursor y maestro y siendo el acto en medios ajenos, se ruega la máxima asistencia y la propagación del mismo entre amigos y afines.

La entrada en la Sorbona se efectuará por el número 20 de la calle Victor Cousin, Metro Odéon.—*El Comité de la F. L. de Paris.*

DONATIVOS
PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

F. Local Paris (lista local): 81 F. Mios (Gironde): Pablo Serrarols, 5. Perpignan: Vilamajó, 30. CGDCC Caracas: 10. Antonio Flores, St-Chamont, 12. Total: 138 F.

PRO FAMILIAS DELGADO-GRANADO

Mios: Pablo Serrarols, 10 F. Sociedades Hispana Asociadas, New-York, 82,31. Total: 92,31 F.

F. L. OULLINS

Cumplimentando acuerdos de reunión anterior, la militancia de esta F. Local es convocada para reunión extraordinaria y de información, el domingo 20 de diciembre 1964, a las nueve y media, en el lugar de costumbre. Un interesante informe será dado, por lo que recomendamos la asistencia de todos.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, Paris 1º

Conferencia el sábado 19.—Tendrá lugar, *excepcionalmente*, a las *cinco de la tarde*, y será nuestra invitada la profesora Renée LAMBERET, que desarrollará otro tema de capital interés: «L'Internationale en Espagne».

Ruégase a los socios y amigos del Centro tomen nota del cambio de horario (excepcional) y asistan puntualmente.

Clases regulares

Francés: Martes y viernes, de siete a ocho de la tarde.

Dicción (francesa): Sábados, de seis a siete de la tarde.

Iniciación filosófica: Sábados, de siete a ocho de la tarde.

En preparación: Clases de guitarra y dibujo. Está abierta la inscripción.

Servicio de orientación jurídica y profesional: Miércoles, de siete a ocho de la tarde.

CACHAN (SEINE)

La Alianza Sindical española organiza un baile en la Sala de la Mairie de Cachan para el día 19 de diciembre, de las nueve de la noche a las cinco de la madrugada.

Autobús 187 y 184 y Metro Ligne de Sceaux, estación Arcueil-Cachan.

PARADERO

Deseo saber el paradero del compañero Ramón Suñé, de Blanes (Gerona). Comunicar a José Paris, P. O. Box 93, Fairfield (California), U.S.A.

«CENIT»

Sumario del número 160:

Editorial.—*Abarrátegui:* XXV años de paz.—*Fontaura:* Pedagogía y anarquismo.—*Ramón Liarte:* Un balance desastroso.—*Dionysios:* Strindberg.—*Pedro Vallina:* La dignidad humana. *Cosmes Paules:* Tres píldoras revolucionarias.—*Muñoz Congost:* II conferencia en Casablanca.—*Floreal Ocaña:* De Unamuno a Benavente.—*Marcel Prevost:* Luisita.—*Han Ryner:* Colgando los hábitos (folletón).—*Bernardo Pou:* El colectivismo en la revolución española.—*Juan de Iberia:* Perfil y concencia de un pueblo.

TURRONES
BENEFICIO COMPAÑEROS ANCIANOS

Con el fin de que no se acumulen los pedidos de turrones sobre fiestas, y no podamos servirlos todos, rogamos se pidan antes para poder cumplimentar a todos.

Jijona: A 7 F. y a 3,50 F. pastilla.
Panecillos: La caja de 25, 12,50 F.
Alicante: 6 F. y a 3 F. pastilla.
Mazapán: A 4 F. y a 2 F. pastilla.
Crema: A 4 F. y a 2 F. pastilla.
Toledo, 2,50 F. pastilla.
Pedidos a Roque Llop.

REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

A todos los compañeros de la Región de Levante, Valencia y Murcia se les ruega asistan a la próxima reunión de la Agrupación de Paris que tendrá lugar el domingo día 20 del corriente, a las diez de la mañana, en nuestro local calle de Sainte-Marthe.

Se invita a todos los compañeros aunque sean jóvenes, cuya presencia es indispensable.

La Comisión.

CONFERENCIA EN MONTEPELLIER

Para el domingo 20 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar una conferencia en nuestro local de costumbre, a cargo del compañero José Peirats, que tratará sobre «La crisis de la democracia en España».

F. N. I. FERROVIARIA PARIS Y PROXIMIDADES

Convoca reunión para el domingo, 20 de diciembre, a las diez horas, en el sitio de costumbre. Se recomienda puntual asistencia.

MUJERES LIBRES, PARIS

La sección de Paris de Mujeres Libres anuncia a todos los compañeros y simpatizantes que el 3 de enero 1965 tendrá lugar, en el centro social, una función recreativa dedicada a los niños.

En esta Fiesta del Niño los asistentes serán agradablemente distraídos con cantos, humor y poesías a cargo de varios aficionados, algunos conocidos y otros que lo serán a partir de ese día. Habrá obsequios para los niños presentes.

Todos los compañeros deseosos de participar en el espectáculo pueden indicarlo a Mujeres Libres o al Secretariado de la Local C.N.T.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el próximo día 20, a las diez exactas de la mañana. Orden del día interesante a tratar.

Aprovechamos este comunicado para recordar que esta F. L. tiene a la disposición de los compañeros la conferencia impresa del compañero Peirats, titulada: *La práctica federalista como verdadera afirmación de principios.* Su precio: 1 franco. Pedidos a esta Federación, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Servicio de librería

PARA REGALO DE 1.º DE AÑO

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida. 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela, 30 N.F. en esta Administración.

Conversaciones libertarias

LO IMPROCEDENTE DE LA TRANSIGENCIA

EL temperamento meridional que nos atribuyen, sometido a oscilaciones extremas, yendo de lo alto a lo bajo, de la exageración del gesto a la abulia butaquera, parece confirmarse con la existencia de revolucionarios incasdescendentes ayer y hoy trastocados en elementos vagos. Por la inconstancia del hecho, el mismo no merece estima. Todo ser que en cada nueva situación de espíritu se considere ajeno de lo verdadero, se engaña simplemente a sí mismo. En estas condiciones fracasará él y no el ideal que parecía haber alentado. La C.N.T. no puede haber fracasado en España por no haberse apurado su aplicación en ella. Un hecho de fuerza intervenido no es una razón, sino una brutalidad manifiesta. Nuestra sindical hubiese fracasado de haber podido actúar siempre sin rendir, empero, fruto alguno. No ha sido así, y aquí no hay más defecto que el de la bestialidad franquista.

A causa de ella, el porvenir de nuestro país se cierne sobre un panorama en el que los libertarios y ciertos concurrentes cumplimos el papel de árboles sin hojas: no muertos: enjutos. ¿Cómo revivirá nuestro bosque? Todo pronóstico sería precipitado.

La mentalidad del español de hoy —del *interior*, por supuesto— está, menos que apagada, adormecida. La mies de las ideas fue segada por el sable franquista y arrojada al estercolero para pudrirla. La única propaganda permitida ha sido la falangista, la de partido único, y la sindicación puesta en auge ha sido igualmente gregaria, además de forzosa. La razón principal del combate burgués contra el Sindicato Unico cenetista de 1919, la *sindicación obligada*, ha sido desvanecida por la misma burguesía al emplearla en su beneficio merced a la circunstancia actual de fuerza.

El obrero vigente —con igual obrerismo para el bracero del campo— carece de inquietudes espirituales, pero las resiente como nunca económicas. Comparar la condición de existencia del proletariado hispano con la posibilidad de vida del proletariado de ciertos países extranjeros, sería un escarnio. En los puntos industriales del mapa hispano los operarios no disfrutan de salarios substanciales si han de limitar su esfuerzo a la jornada «legal» de ocho horas. El corte de horas extraordinarias supone una desazón indecible en cada hogar obrero, incapaz de satisfacer las exigencias del comercio en cuanto a ropería, alimentación, alojamiento y otras necesidades no tan perentorias, pero reales. El coste de la vida en España ha sufrido el ascenso común a toda Europa, mas la elevación de salarios calza borceguíes de plomo. La voz del pueblo propala un gráfico al respecto que viene a decir que los precios suben en ascensor y los salarios en escalera de mano. Un dato reciente indica que un libro encuadernado en tela que en 1930 se habría pagado a 5 pesetas, actualmente cuesta 250. Un libro no se come, verdad, pero nutre la inteligencia. Servimos el dato como ilustración, o detalle general de lo que al respecto sucede en España.

Cincuenta duros le han sido devengados en 1964 al segador, y ello ha hecho escándalo en los círculos financieros de la península. Pero un segador trashumante alcanza a trabajar un mes, no desbordando, su capital recogido, la suma de 7.500 pesetas, que, consideradas al cambio del 10, ofrece la consideración de 750 francos fuertes franceses, o sea menos del salario medio mensual del obrero profesional galo. Luego el gañan tendrá que retirarse a su pueblo para consumir con su familia lo ganado en julio-agosto, puesto que el salario *normal* del explotado de la tierra es siempre depredatorio.

Para la campaña de la uva y de la almendra, el salario mujeril del mismo año ha sido de 150 pesetas, también diarias, dando un computo de 15 NF. para una paga extraordinaria... Posiblemente la cosecha de la aceituna sea gratificada con explendidez pareja, no ocultándose para nadie la tragedia campesina de nueve meses negros en los campos de Andalucía, Extremadura, Castilla y parte de Aragón, más las dificultades del *rabassaire* catalán y de los posesores de un mínimo de tierras de cultivo en toda la península.

En el índice del encarecimiento de la vida, unos datos oficiales (*Informaciones sociales* del mes de octubre de 1964) descubren que «A partir del mes de enero el coste de la vida ha aumentado vertiginosamente. Fijando el índice de 100 para el año 1959, se obtienen las cifras de 139,9 y de 151,5 para enero y septiembre de 1964, en tanto en el mismo periodo el índice de las subsistencias pasó de 121,2 a 136,6 y el de la ropa de 197,1 a 208,4.»

Además, «el salario mínimo legal es de 60 pesetas diarias desde 1963, cuando, según apreciación de la Patronal de Madrid, el gasto cotidiano de un matrimonio obrero con dos hijos exige en la capital un mínimo de 182,9 pesetas», según la fuente citada.

Las mejoras introducidas en la agricultura española por el régimen elpardino a título de colonización y política de riegos (con la que el régimen ha fingido asimilar las teorías de Joaquín Costa), en ninguno de sus aspectos ofrece garantía apreciable por tratarse de un recurso propagandístico, de una política demagógica y no costista. Los villorrios levantados a cal y canto por el franquismo a título de Villanueva de Franco, Aldeallana del Caudillo, Villaseca de la Húmeda Esperanza, etc., son meros decorados para una farsa intranscendente, siendo asegurable que estos poblados de artificio tendrán la duración del traje, no quedando, a veinte años vista de su inauguración, más que la iglesia y el puesto de la guardia civil en condiciones habitables.

La industria habrá que aceptarla —cuando ello ocurra—, en las condiciones de atraso actuales, ya que a despecho de lo repetidamente manifesado por el Caudillo por la gracia de Dios y desgracia de los españoles, el avance industrial no ha sido pronunciado cual lo hubiese resultado si condiciones de normalidad hubiesen imperado de los años 30 a los 60. En general, la maquinaria textil algodonera y lanera, sufre un atraso de medio siglo a considerar el desarrollo similar experimentado en Alemania, Inglaterra, Bélgica, Checoeslovaquia, U.R.S.S., EE. UU. y parte de Francia. El género de punto queda, asimismo, a la cola por no renovación de utillaje, particularmente en la Maresma, foco principal de esta clase de industria, con la adición favorable de que en los sitios que se da la implantación de nuevas fábricas o la superación de maquinarias, el citado género logra internacionalizar su importancia.

La curtición, sometida a la competencia de gomas y plásticos, es incapaz de superar la crisis no acogiéndose a métodos nuevos y experimentales. Hay fábricas del siglo XVIII readaptadas a la modernidad del año 1916 (época de la guerra europea), ascendiendo hacia lo actual a pasos de cangrejo, manteniéndose a 48 años de distancia del hoy que atravesamos. En mecánica de precisión depéndese del extranjero, como en industrias químicas, cauchuteras, petroleras, papeleras, madereras y aún otras. Todo lo cual puede justificar la existencia de la Bolsa, de la Banca, de capitales fabriles, navieros y mineros; la emisión de empréstitos, la concreción de presupuestos nacionales, regionales y locales, pero no un estado floreciente de una población oscilando entre el jornal suficiente por exageración de esfuerzos y la desesperación por presencia encarnizada de la miseria.

El panorama español es éste, siendo de suponer que lo será hasta el deseado momento de la liberación de nuestro pueblo. Hacerse lenguas con la canoa rápida del trabajador de Estocolmo, de la Seguridad Social gratis del laborista inglés, del biftec galo, de la monumental morcilla alemana, etc., en tanto el proletario español no ha esquivado aún la época del arenque aplastado, es divagar vanamente, peligrosamente, puesto que experimentar en España tácticas antiguas repintadas, puede dar la consecuencia de una sociología de trapero; puede establecer un compás de espera que sabrá aprovechar el capitalismo para detener el avance revolucionario que nos indemnizaría de veintiocho o treinta años de parálisis franquista, para lo cual le serviría a maravilla la disposición política con su fuego graneado de leyes y decretos que más rechazan hacia atrás que empujan hacia adelante, manteniendo siempre a España en la pugna entre el caracol tradicionalista y la liebre (exterior) progresista. Al recuperar España, confederalmente se tratará de no quedar en la cola, de no salmodiar paciencias, y facilitar al pueblo el pan y el descanso a que tiene derecho, no recayendo en el error republicano de 1936 de retrasar las reivindicaciones populares para congraciarse con el capitalismo, no consiguiendo el favor de éste y perdiendo la estima de sus votantes. La política de izquierdas deberá imponerse de que 10 de Agosto y 18 de Julio son de factura reaccionario-capitalista, que Casasviejas fue una llamarada de ira social justificada, y que un 19 de Julio (que sin Hitler y Mussolini podía ser salvado) fue energía y desprendimiento popular, por encima de un sistema que no acertó dominar al cafrismo vital de las fuerzas enemigas.

Contemplar desde la ventana las magnificencias de enfrente sin reparo de las deficiencias interiores, equivale al caso del vidente que *observaba* el porvenir humano del siglo XXII sin percibir que un incendio se le había declarado en la cocina. Ni las condiciones del obrero europeo son superiores ni las del trabajador español le son equiparables. Gastronómicamente, un 70 por 100 de españoles no anda cumplido y de cada cien estudiantes universitarios sólo hay uno de clase modesta, en ciertos casos con matrícula abonada por la caridad dirigida. En el extranjero los españoles políticamente refugiados llevamos un tren de vida modesto, si bien superior al de nuestros compañeros de clase sometidos a gobernación franquista. Algunos de nosotros pueden, con sacrificios, enviar hijos a las universidades. En España el régimen actual no da doctores, ingenieros, arquitectos, abogados, hombres científicos, de letras, etc., salidos de amoiente desheredado. No podremos, por consiguiente, enfrentarnos con una población tan superada, tan apartada de hambres, ignorancias e imposibilidades, como para renunciar a los recursos de acción directa, de huelga y demostración de calle; a la propaganda razonada y penetrante de antaño, eso sí, desprovista ya de hojarasca palabrera, de gestos espectaculares, pero sazonada de deseos verídicos y proyectos atrevidos y racionales, cual lo es el de la igualdad entre todos los componentes de la especie. Hay argumentos burgueses del año de la Nana que esgrimen tardiamente ciertos presurosos de antaño, prejuicios que más de mil veces nos han opuesto en nuestra carrera libertario cenetista individuos pacatos, conservadores, socarrones y convidados de todas las situaciones, que en estos difíciles momentos repiten sin gracia ni estilo idealistas desidealizados, individuos que pueden llevar algo extinto en el alma sin darse cuenta. El clásico, por avaricioso, burgués catalán, solía tratarnos en tiempo de paz, de *somnia truites*, de pensadores deslabazados, de cabezotas ardientes, cerrando su perorata con la aserción juramentada de que no iríamos a ninguna parte con nuestro bagaje de manías juveniles.

Vino un 19 de Julio y le socializamos la fábrica. Incluso bajo la protección del franquismo, el romo burgués que nos ocupa cree, pese a las prédicas falangistas del comunismo autoritario, en la posibilidad de un anarquismo nivelador de condiciones. Tienen que ser, entonces, los *desengañados* de hoy, o *engañados* de antaño, quienes no creen en la evidencia misma de las posibilidades libertarias.

E pur si muove ! No nos gusta servirnos de frases hechas, o refritos. Pero España reside en el siglo XIX por voluntad reaccionaria, y como no la podemos confundir con la Suecia de nuestros días, no renunciamos a una disposición de lucha incrustada a una necesidad de atraso físico y moral que debe desaparecer cuanto antes por esfuerzo directo del proletariado emancipador: nunca dándole largas al asunto para que la política *social* haga sus ensayos de laboratorio, en tanto los curas obreros y los bonzos bolcheviques, más alertados, recojan y exploten el desespero de la calle.

JUAN FERRER

Quinet, Alaiz, 5 F.
Crónica de un revolucionario, Dr. Vallina, 2,80 F.
Salvador Seguí, 3,50 F.
Influencias burguesas en el anarquismo, Fabbri, 1 F.
Debate imaginario entre Marx y Bakunin, 1 F.
Crisis Española del siglo XX, Rama, 29 F.
18 años en Rusia, V. Monclus, 8,40 F.
La Revolución Española, Bolloten, 22 F.
¿Qué es el humanitarismo?, Relgis, 2 F.
Corazones y motores, Relgis, 4 F.
El triunfo del no ser, Relgis, 3,50 F.
Sol Naciente, Relgis, 2 F.
Vaso de lágrimas, Luis Bazal, 3,50 F.
Trabajos, Navel, 4 F.
Crepúsculo en Italia, Lawrence, 7 F.
El hombre que hace fortuna, Roudes, 4 F.
El secreto de la concentración, R. Subirats, 6 F.
La lucha por el éxito, S. Subirats, 6.
Los objetivos, los obstáculos y los medios, S. Subirats, 6 F.
La ley del número, Mella, 0,50.
La coacción moral, Mella, 0,50.
Libro de oro de la Revolución española, 2 F.
Entre campesinos, Malatesta, 1,50 F.
El fascismo en la ideología del siglo XX, Rama, 2,50 F.
La Sión hispánica, Peirats, 1 F.
Congreso constitutivo de la C.N.T., 1,50 F.
Tipos españoles (1er tomo), Alaiz, 5 F.
El Sentido común, Tashi, 6 F.
Cartas a su hijo, Chesterfield, 6 F.
Método de autosugestión, Jago, 6 F.
Para abrirse camino en la vida, Roudes, 6 F.
Poesía del destierro, Campio Carpio, 3 F.
Don Quijote, Cervantes, 5,50 F.
Pragmatismo, W. James, 6 F.
Disco: «A las barricadas» y «Los hijos del pueblo», 12 F.

Giros y pedidos: Roque Llop. 24, rue Ste-Marthe, Paris, X^e
CCP número 13 507 56, Paris

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

SIEGE SOCIAL
99, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

UNA DE LAS CAUSAS DE LA CAIDA DE KRUSCHEV

La presión económica en la URSS

por Harry Schwartz

LOS estudiosos occidentales que se esforzaron en sondear cuáles eran los factores que se hallaban detrás de la «ofensiva de paz» que el premier Kruschev dirigió hacia Occidente, dedicaron cada vez mayor atención a las presiones económicas que pesaron sobre el dirigente soviético. Una nueva evidencia, de substancial importancia, sobre este terreno, se hizo presente al aparecer la publicación del informe oficial del balance económico del primer semestre de 1963.

El propio Kruschev hizo referencia a dicho informe, bien que de soslayo, en el importante discurso pronunciado el 19 de julio último. En el curso de su intervención, el primer soviético declaró que la verdadera piedra de toque del socialismo es la cantidad y la calidad de alimentos, ropas y otros artículos necesarios que pueden ser abastecidos al pueblo viviendo bajo un régimen socialista.

«Si el socialismo no alcanza este objetivo y no ofrece ventajas sobre el capitalismo, entonces nosotros no seremos más que unos charlatanes gandules y no revolucionarios», afirmó Kruschev, lisa y llanamente.

LOS PROBLEMAS BASICOS

El problema económico básico de Moscú puede ser expuesto, simplemente, de acuerdo al grado de tensión internacional que sobre aquél se proyecta:

La Unión Soviética se encuentra actualmente, sobregirada económicamente: abrumada con vastos programas militares, espaciales y de diversa índole y cuyas exigencias no pueden satisfacerse con los recursos limitados de Moscú, sino a base de una férrea sujeción de las riendas en lo que al mejoramiento del standard de vida soviético se refiere. La principal importancia implicada en la ofensiva de paz de Kruschev, desde el referido punto de vista, fue precisamente este: Solamente si la tensión internacional se reduce substancialmente podrán distraer, según el líder soviético, una gran cantidad de hombres y materiales de los sectores militares y espaciales y dirigirlos hacia la industria corriente, así como a la agricultura a fin de que produzcan artículos de necesidad ciudadana.

Los signos de las dificultades económicas soviéticas son ampliamente visibles en el último informe y, también, en otras noticias soviéticas relacionadas con la economía.

En el primer semestre de este año, la producción soviética registró un aumento menor, en porcentaje, a no importa qué año desde la segunda guerra mundial. El volumen que presentó el ramo de la vivienda durante el mencionado periodo fue, inclusive, inferior al que los guarismos indican en el año pasado. Las colectividades agrícolas y las granjas del Estado también han producido menos leche durante estos seis meses de 1963 que la producida en los mismos meses de 1962 y en fecha 30 de junio próximo pasado se registraban menos cerdos y menos pollos que los inventariados doce meses antes. El comercio soviético con el exterior sufrió un aumento de un 2 por 100 solamente durante el semestre estudiado a pesar que para 1962 el porcentaje de aumento alcanzó a un 13 por 100.

Empero, el síntoma más descollante de las dificultades que atraviesa la economía soviética es la evidencia de que existe una vasta campaña tendiente a reducir los programas de inversión de capitales y ello a través de todo el país. Millares de proyectos son paralizados o sufren una pronunciada desaceleración debido a que no existen suficientes recursos para llevarlos a cabo prefiriendo, frente a esta reducción de posibilidades, concentrar los esfuerzos, el trabajo y los materiales en lo que se estima primordial, es decir, en nuevas fábricas, minas, etc., que pueden producir de inmediato. El premier soviético llegó a decir que para el año próximo no habría ningún nuevo proyecto de inversión de capital a menos que se tratara de alguno de extraordinaria importancia y hubiera sido aprobado por las más altas autoridades soviéticas.

EL PEOR DE LOS PELLIZCOS

Desde el punto de vista del consumidor soviético el peor de los pellizcos actuales tiene su origen en la quiebra abisal de la agricultura que no ha podido hacer frente a los objetivos trazados en actual periodo comprendido en el Plan Septuanal en vigor.

(Pasa a la página 2.)

Las filigranas de Franco

ESPAÑA entra en la actualidad del mundo siempre por el negociado de asuntos menores. En las grandes estadísticas jamás figura. Solamente en cuestiones religiosas se destaca en primer plano. Frente a la ciencia de las naciones, España-Franco coloca la monstruosa Cruz de Cuelgamuros, síntesis de la cruz alzada a diario en miles de entierros, centenares de procesiones y demás crucerías clericalmente provechosas. El aquelarre inquisitorial prosigue en nuestra desdichada tierra.

Nadie diga que exageramos. La política homicida inaugurada en 1936 por lo que ha venido a llamarse «franquismo» y que no es más que nazifascismo típico, ha sido continuada sistemáticamente, sádicamente, hasta nuestros días. Ningún ciudadano español tiene la existencia y el respeto asegurado en «su casa», no siendo un adicto del régimen. El fuero de ciudadanía es un mito, los derechos de ser español, inexistentes. Un inglés, un americano, un francés, un alemán e incluso un ruso, gozan de más prerrogativas en España que el español desheredado o mal mirado por la policía del Partido. Una interrogación «científica» en cualquier comisaría, puede equivaler a un último y trágico suspiro. La barbarie no ha terminado en España a pesar del trato amical que las democracias estatales ofrecen al gobierno de El Pardo. Se mata en nuestra patria como se hace en Indochina y en el Congo.

Oír misa diaria no afina el sentimiento, como confesar cada semana no libra la conciencia de pecados cuando éstos son más fuertes e irresistibles que la conciencia misma. Fingir no aparenta verdad, si las amistades interesadas no se dan por voluntariamente engañadas. España es aceptada en el mercado de las relaciones civilizadas por las facilidades de explotación que ofrece, no por el rango moral de que actualmente carece. ¿De qué se crece el franquismo?

Su chantage de Gibraltar no conmocionará al mundo, y gracias que Franco no se exponga a un ridículo. El «bloqueo» del Peñón, la molesta intervención de los carabineros, no conseguirán un ablandamiento del carcamalismo inglés, sino la ruina del comercio de San Roque, La Línea y Algeciras. Los extranjeros que pernoctan en el campo español pueden renunciar a hacerlo y los 7.000 obreros españoles empleados por el capital inglés arriesgan quedar sin trabajo. No lo deseamos. Pero conviene señalar la torpeza procedimental del caudillo, ese rechoncho que está obligado a proceder siempre exacto para no equivocarse nunca. Además, a unas docenas de kilómetros de Calpe están los Gibraltares de Ceuta y Melilla, que Franco no soltará hasta que le obliguen, igual que soltó Tánger cuando vio que las lanzas del teutón se volvían cañas. La resistencia de Franco al inglés usurpador se designa con una palabra: ruido.

Tiene el franquismo otro problema: Perón, el argentino. Un tango de fastidio que Franco mal lo baila. En su tiempo de esplendor, Perón le dijo al caudillo, ante facturas pretendidamente pagadas con loas al hispanoamericanismo: «Más plata y menos lata.» Era trigo impagado y eran unos trajes costosos regalados por la Falange a doña Evita. Y era parva de trigo —escoria del puerto de Rosario— que en los años 1940 comieron los españoles de tercera. Era polvo pampero dando de que tragar a la España devastada por las hordas nazifascistas, carlistas y mahometanas. Polvo de ese, o semejante a ese, viene a ser este «Don Perón», aherrojado de sus pagos y caído de buen pie sobre nuestra pobre España, como caen en ella toda suerte de verdugos y fascistas belgas, franceses, italianos, alemanes y americanos. No es Dios quien protege en Iberia a las tiranías caídas en Europa y en el Nuevo Continente, sino Franco, el único superviviente de la horrible época de Lípari, Buchenvald, Badajoz y La Cabaña.

Aunque la Organización de Naciones Unidas no lo crea, o aparente no creerlo.

Fluorescencias

1

Dale al triste cariño y alegría;
tristeza sobre triste es agonía.

2

Cuando el cierzo arrecia y el individuo siente como que desfallece por el excesivo esfuerzo, si no quiere caer definitivamente vencido ha de sobreponerse multiplicando su entereza y valor.

3

Es mucho lo que se puede esperar de una humanidad que en su seno contiene temperamentos y caracteres que no se doblegan y activan limpiamente en medio de tanto desecho como los rodea. El hecho de que sean minorías no resta valor a su eficacia.

4

Por leyes corrompidas sometido,
es el hombre una cosa sin sentido.

5

¡Qué necesitado se encuentra el mundo de conciencias y voluntades dispuestas a no dejarse destrozar por el monstruo de las mil cabezas del autoritarismo en todas sus formas!

6

La clarividencia de un Nicolai, de un Relgis, de un Alaiz, de un Samblancat, entre otros hombres buenos, es necesaria y casi imprescindible para los que anhelamos luz y más luz por el camino de la existencia. Luz verdadera y no relámpagos que fácilmente apaga el menor soplo de los brujos al servicio del poder y la riqueza acaparadas.

7

Estimado lector: ¿todavía no has leído y meditado «Los principios humanitaristas», de Eugen Relgis?

8

Las cosas deben sentirse, pensarse y decirse, sin rebozos, sin exageraciones, pero con sinceridad y valor.

9

No hay que restar mérito a lo que en gran manera lo tiene.

10

El hombre debe ir recreando y realizando su vida con esfuerzo constante de toda su personalidad.

11

Muchas veces el silencio es más expresivo que todo un diccionario de palabras.

COSMOS

Andando y meditando

HAY muchos seres que no hicieron cuanto eran capaces de hacer porque fueron copias en vez de originales. Se esforzaron en remedar a otros en vez de procurar ser ellos mismos y acabaron por ser nadies.

Unicamente tendremos positiva eficacia cuando obremos al impulso de nuestra propia individualidad. Si, por el contrario, nos limitamos a remedar a los demás, menoscabaremos nuestra eficacia. Una obra imitada denota evidentemente falta de capacidad. Nuestra originalidad no debe tener parentesco alguno ni con la extravagancia ni con la excentricidad. Ser originales no significa que hayamos de inventar nada nuevo; significa que hemos de mantenernos fieles a la índole de nuestra individualidad; que hemos de brillar con nuestra propia luz, y no ser reflejo de luces ajenas.

En el orden ideológico hemos de ser inconfundibles, poniendo bien alto el pabellón de nuestra concepción moral, y en el orden mental nuestro cerebro debe ser un tamiz, por donde al pasar los rayos luminosos de las ideas, se extiendan las mismas en amplios horizontes determinando de esta forma nuestro peculiar modo de pensar.

Pero si dejamos el cerebro ineducado e inactivo, en él se reflejarán las ideas ajenas, y nuestra mente reproducirá pensamientos ajenos totalmente negativos. Por lo tanto, la originalidad a que nos referimos, no es, no puede ser, absoluta, pero sí puede ser el resultado de la educación de todas las facultades de nuestro ser, de modo que así como tenemos personalidad propia en el orden físico, tengamos también individualidad propia en los órdenes moral y mental.

No consiste ni mucho menos la originalidad en el afán de singularizarse contradiciendo siempre a los demás, ni tratando de ser la nota discordante en todo; sin otro fundamento que el espíritu de rebeldía y oposición, marchando por un lado no porque sea el recto camino, la originalidad consiste en obrar sinceramente con arreglo a nuestra conciencia moral y mental; poniendo en esta originalidad toda nuestra potencialidad para que las ideas que sentimos y amamos no se vean minimizadas, sin acomodarnos a las opiniones ajenas, ni adherirnos porque sí a los acuerdos de las mayorías.

Podrá ser equivocada nuestra opinión, pero si es sincera y no está encubierta bajo el velo del interés egoísta, no tardará la reflexión en desvanecer el error y ponernos en el camino de la verdad.

PEREZ GUZMAN

Mirador

LUZ Y SOMBRAS EN LA REVOLUCION DE 1936

por FONTAURA

ASI como es a cierta distancia, lo que se denomina perspectiva, como mejor aparece, en su conjunto, el efecto de una obra pictórica, la Historia, como en los cuadros, cumple mejor su cometido, puede dar una idea más cabal de los hechos, habiendo de por medio la distancia, en este caso el tiempo transcurrido. Todo aparece con mayor claridad; suele ocurrir que matices superfluos, en hechos o en figuras, que alcanzaron cualidades apreciativas de notoriedad, aparecen en su intrínseco significado; al igual que cobran volumen, importancia capital, aspectos que una observación superficial creyó deleznables.

A los veintiocho años del magno acontecimiento social que conmovió en sus raíces más hondas la vida social española, y despertó encendida curiosidad en el mundo entero, podemos comprobar cómo acá y acullá se prodiga la edición de libros con miras a dar una interpretación de aquellos hechos. Hay ya una extensa bibliografía, que va constantemente acrecentándose. De entre aquéllas a las que se ha dado una mayor importancia, destacan, publicadas últimamente: «El Laberinto Español», de Gerald Brenan; «La Revolución Española, las izquierdas y la lucha por el Poder», de Burnett Bolloten, y «El Mito de la Cruzada de Franco», de Herbert R. Southworth. Claro que se pueden citar muchos más pero, en pocas obras como las nombradas

alienta un abierto sentido liberal y un ferviente deseo de conocer la entraña, el valor sicológico de nuestro pueblo.

Por supuesto, obras como las citadas son de un valor incuestionable, puesto que, gracias a ellas, el gran público puede conocer, puede hacerse una idea de la transcendencia de aquellos acontecimientos. Pero ocurre que, a nosotros, a quienes, bien en un sentido, ya en otro, fuimos actores, desempeñando cada cual una misión en el período revolucionario, la mayoría de libros referentes a la revolución de 1936, aun los mejores intencionados, nos dan la sensación de inteligente rebusca de documentos, libros y material de archivo; les falta, a mi ver, la impronta de cosa vivida; predomina la inseguridad de aquello que tiene como base las referencias.

El libro de José Peirats: «Los anarquistas en la crisis política española», que para la Editorial Alfa Argentina, de Buenos Aires, fue impreso allí recientemente, y que empieza a difundirse por ahí, es ya cosa bien distinta. El autor vivió aquella etapa; desarrolló actividades propias del momento; tenía una posición en cuanto al derrotero de los acontecimientos. De ahí que hable ya como *parte interesada*. Conocidos son también los tres volúmenes que forman la obra: «La C.N.T. en la Revolución Española», que, a cargo de nuestra organización, escribió también Peirats, y que, en su día, hubo ocasión de comentar.

Como obra de consulta, por el importante acopio de referencias documentales que posee, indudablemente la voluminosa obra que escribió Peirats tiene un cometido: ocupa un papel destacado en la historiografía de lo que fue nuestra revolución. Lo prueba el hecho de que, de la obra en cuestión, han tomado referencias buena parte de historiadores o sociólogos que han puesto su atención en lo que fue y representa la etapa revolucionaria de 1936. Mas, los conocimientos humanos van acrecentando su volumen, la vida toma un sentido más dinámico. De ahí la importancia que tiene el condensar lo más posible aquellas materias que se desea difundir por conducto del libro. A este respecto puede decirse que el volumen «Los anarquistas en la crisis política española» cumple su cometido, buscando resumir hechos y apreciaciones. Por cierto que, en versión italiana, y en las columnas de la revista anarquista «Volontà», de Génova, tuvimos ocasión de leer buena parte de lo que ahora ha tomado forma más ampliada en volumen.

Los primeros capítulos de la obra son una retrospectiva referencia del ambiente y de la lucha social a partir de fines del siglo pasado y primero del actual. Precisión y agilidad descriptiva nos lleva a los orígenes de la Confederación Nacional del Trabajo. Descuella la influencia del anarquismo a lo largo de los acontecimientos que van nutriendo la historia de España. Se hace referencia a la etapa de dictadura primorriverista, con la acción conspirativa de influencia libertaria. Llegado el fin de la hegemonía monárquica, proclamada la República, prosigue el autor describiendo el período de turbulencias, provocadas por las acentuadas torpezas de los gobernantes. Y así hasta llegar a la militarada que originó toda la etapa de guerra y revolución que arranca de la fecha transcendental en lo que a este período hace referencia, o sea al 19 de julio de 1936.

La objetividad, el sentido de imparcialidad que suele considerarse ha de caracterizar al historiador, creo peca de inconsistente. Tomar una posición es muy humano, pues, a la postre, quien escribe la historia justo es que tenga criterio propio. Peirats, que ya no solamente describe hechos en un período de la historia de nuestro país, sino que incluso ha vivido parte de ellos, es lógico que tome partido. Y así va juzgando, en tanto que *engagé*, las situaciones que describe.

Pocas son las páginas que en el capítulo «La revolución en el campo» dedica el autor de la obra a lo que fueron las colectividades en el período revolucionario, y es precisamente, como sabemos, lo que más evidenció las posibilidades del anarquismo; lo que demostró, a propios y extraños, que el anarquismo no es un sueño de convivencia allá en el limbo, sino que puede plasmar en comprobada realidad. Claro que analizar detenidamente las características de las colectividades, en el orden moral y en el económico, requeriría de por sí, todo un volumen de texto bien nutrido. Se hace referencia a la etapa de colaboración ministerial de la C.N.T., cuyas características han sido tan discutidas. «A la distancia de más de veinte años —dice Peirats— creo que quienes estuvimos en todo momento frente a la tesis gubernamentalista no hubiéramos podido dar a los problemas planteados otra solución de recambio que el gesto estoico o numantino.» Con detenimiento y aportación de datos, se hace mención de los factores de desarrollo del Partido Comunista, de su aviesa actuación en contra de los anarquistas, y de su nefasta actuación en los frentes y en la retaguardia. Alúdese al pacto C.N.T.-U.G.T. y a sus resultados. Se dan pormenores en torno a las características y actuación de la F.A.I. y de las Juventudes Libertarias. En suma, en los veinticinco capítulos que contiene la obra, el autor ha ido perfilando, acorde con el significado que supone el título del libro, la actuación de los anarquistas, en lo que supone de aciertos y fracasos.

Creo que en la obra de que se hace mención hay una omisión de cierta importancia: lo que atañe a la cultura. Cabe preguntarse: ¿Si, o no, los anarquistas desarrollaron, en la etapa revolucionaria de 1936, acción cultural de más o menos realce? A mi entender puede responderse en sentido afirmativo. Hubo actividades en plan de revalorizar la Pedagogía; se trató de dar un mayor desarrollo a las ciencias; no faltaron quienes trataron de elevar el Arte a la altura de la Revolución; se editaron libros. De todo ello no hubiera sido difícil hallar referencias.

En suma: congratulémonos de que, por elementos de tendencia liberal, y por aquellos que podemos considerar de casa, se prodiga escribiendo en torno a lo que cada día más ha de estimarse como relevante, transcendental intento de efectiva emancipación obrera y redención humana.

¿HACIA UNA SOCIOLOGIA HUMANITARIA?

Horizonte vital del pensamiento ácrata

por Severino Campos

y II

TODA la superación del género humano lleva, implícitamente, el impacto de las luchas y afanes libertarios; todo estancamiento del progreso, o retrospección, es antitética a la misión del anarquismo. Las instituciones de contenido tradicional, a veces hábitos primitivos saturados de bestialidad, como religiones, ejércitos, propiedad privada, exaltaciones estatales, políticas reformistas o revolucionarias, etc., todas se enlazan, y confabulan, para acciones antilibertarias. Es decir, son las fuerzas primitivas de nuestro género que luchan para sobrevivir y prevalecer, que solamente acceden a la libertad y superación del hombre cuando son impotentes para contener esas esenciales corrientes virtuosas. Por lo tanto, la composición de lugar del individuo, o de la colectividad, grande o chica, que coincida, pacte o acepte los postulados tradicionales, se desplaza del horizonte anárquico, deja de colaborar en su favor, resta ímpetu y vigor, es negativa a la finalidad ácrata.

No están en lo cierto quienes estiman que el pensamiento ácrata no progresa; previo reconocimiento de lo que son sus valores, y de las metas sociales que en su curso ascendente ha de cubrir, un examen hecho a conciencia nos haría conocer que la progresión sigue su curso. La riqueza ácrata de una época no puede valorarse por las personas de más o menos relieve que la representan; sí los factores humanos que constituyen la idea son y han de ser de esencia social, para apreciar su progreso, su estancamiento o su retroceso, hay que mirar si esos factores han aumentado o no en el conjunto humano.

La suma de individuos de un movimiento específico no es la mejor manera de valorizar lo que hay de anárquico; todo y reconociendo que las personas participantes en esa selección tienen un valor proporcional de ideas y sentimientos, superior al resto, ellos no son el resumen de lo que un ciclo de propaganda ácrata ha creado. El mejor modo de saber si el horizonte de Acracia se ha ampliado o restringido es comprobar si en todos los movimientos de la vida social se han fomentado condiciones de convivencia mejores a las habidas. Teniendo en cuenta, desde luego, que toda mejora de carácter general, si no es la Anarquía tiene algo de anarquista.

Según lo que insistentemente se ha dicho y repetido, la proyección anárquica tiende, con interés preferente a los diversos problemas que abarca, a una transformación del hombre que tenga por objeto saturarlo de bondad, de sana capacidad intelectual y sociabilidad desinteresada. Desde el ángulo general de la vida colectiva, contrastados los tiempos presentes con los de hace un siglo, absurdo sería negar que lo virtualmente anarquista tiene, en el medio social, mayor representación que tenía. Si como testimonio de este hecho no vemos un plantel relevante de personalidades integramente definidas, sí que existe el de unas condiciones de vida general más en contacto con el pensamiento libertario que antes. Incluso, aunque parezca raro, este fenómeno puede constatarse en países donde la exaltación estatal es norma rigurosa.

Una personalidad de perfil y fondo libertario no es creación espontánea, al originarse la formación, el individuo empieza por asimilar algo; y ese algo, como primeros elementos en la constitución de una nueva vida, libra una tremenda lucha contra los factores primitivos que aún prevalecen en la misma persona. Lo que significa este ciclo de superación que la persona ha afrontado no tiene premisa matemática; es de una relatividad intermitente. La estructura moral e intelectual que se pretende desplazar goza de enormes ventajas en la lucha entablada en el seno individual; en su favor concurre la herencia, las históricas influencias culturales, los hábitos y costumbres vigentes, el ambiente del medio en que nos desenvolvemos, la imposición o coacción autoritaria, etc. Total: Esa persona, que haciendo consideraciones superficiales creemos muy fácil de transformar, es una fortaleza de elementos tradicionales y reaccionarios que se aferra a la existencia y no quiere perecer.

Otras veces, las condiciones de vida ácrata se introducen en el hombre sin que él se dé cuenta, y las ostenta sin hacer alarde de ellas. Por los contactos indirectos, o por aquellas circunstancias que llamamos fortuitas, el intelecto y los sentimientos han generado y hecho acopio de predisposiciones, han fomentado una preparación. Ante tales circunstancias podemos decir, que esas fuerzas de bondad e inteligencia que palpitan en el individuo, no son factor de reclamo; sin tener vertebración, ni estar establecidas como conducta regular tienen una perspectiva fecunda. Los valores efectivos se ponen en contacto, se enlazan, y el horizonte ético e intelectual, que responden a un principio de conducta, se incorpora a la responsabilidad colectiva.

De acuerdo con Luis Buchner, el hombre no es el origen de todas las creaciones, puesto que él no pasa de ser una creación del movimiento universal. Pero dadas las facultades de que está dotado, la vida, que al fin y al cabo no es otra cosa que un fenómeno transitorio, puede llegar a ser larga y placentera. Esa finalidad, que es relativa culminación de la perfección moral e intelectual, solamente tiene su base en la filosofía ácrata. No puede hallarse en otro pensamiento social. A excepción de lo que son los métodos de convivencia libertaria, todos los matices de interpretación social y religiosos han sido practicados. Y todos llevaron al hombre a la deriva; ninguno lo colocaron por las vías que le corresponden; nadie quiso ver, en esa naturaleza frágil y deleznable, las tendencias de un esplendor que, llevando por nombre Acracia, equivale a un horizonte de vitalidad y grandeza social que nuestro género alcanzará.

Propugnar la tesis social ácrata no es problema de fe y sí de confianza; la fe es signo indiscutible de pereza mental, ceguedad ante el desenvolvimiento progresivo de los fenómenos sociales, abandono total de la persona; la confianza es patrimonio de la persona dinámica, laboriosa, de mentalidad despierta; es condición de aquellos que, viendo el ritmo superador del hombre y de la sociedad, siempre se inspira en ir más allá, en

(Pasa a la página 2.)

«UMBRAL»

Sumario del doble número 35-36:

Fontaura: **EL HORIZONTE GENIAL DE SHAKESPEARE.**

V. Botella Pastor: **LA MUJER DE LAS SILLAS (cuento).**

José Uriel García: **URBANISMO Y ARTE.**

Andrés Martínez: **GOLONDRINAS (poesía).**

Eduardo Zamacois: **UN HOMBRE QUE SE VA (fragmentos).**

Anatol Gorelik: **EL ANARQUISMO Y LA REVOLUCION RUSA.**

J. G.: **HORAS EN PROVENZA. «FALSTAFF».**

Enrique Zevallos Antezana: **EPOPEYA DE JOSE ORTEGA GASSET.**

Angel Pingarrón Hernández: **CESAR BONESANA, EN EL II CENTENARIO DE SU OBRA»: «DE LOS DELITOS Y DE LAS PENAS».**

Han Ryner: **EL ARBOL PREFERIDO.**

Curzio Malaparte: **CRITERIO SOBRE HITLER.**

José Viadiu: **SANTIAGO RUSIÑOL.**

Fernando Ferrer: **LA LECTURA.**

Eugen Relgis: **DE MI CALENDARIO.**

José Sevilla: **VISION DEL GRECO.**

Leonor Llach: **EL CENTENARIO DEL CINCO DE MAYO.**

F. Paz Castillo: **MIGUEL HERNANDEZ Y JUAN RAMON JIMENEZ.**

Jacinto Borrás: **MARIANO GARCIA, PINTOR CLASICO Y REFUGIADO NO MENOS CLASICO.**

José Guiraud: **CURIOSIDADES MALLORQUINAS. MIGUEL SANTOS OLIVER.**

José e Ismael Viadiu: **JOSE ANSELMO CLAVE.**

Alberto Fernandes Leys: **RUSIA, LA REVOLUCION Y UN LIBRO: «REBELION EN LA GRANJA».**

J. Coll de Gussem: **«LA INTERNACIONAL OBRERA».**

Guilherme de Almeida: **LA MUSICA ETERNA (poesía).**

Juan Ferrer: **EL ALMA DE LAS PAREDES.**

Noticiario, dibujos, fotografías, sobresaliendo un «Picasso», original de nuestro compañero Mario Zaragoza.

Precio de este número de fin de año y para obsequio de año nuevo: 2 F.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis